

Voix égales

écrit par Stéphane Drouot

corrections par Claire Obé

version 1.0.97 du mardi 29 janvier 2013

Copyleft : Licence Art Libre

<https://ecrits.laei.org>

à Marie, Marie-Ange, Maud, Armelle, Laure, Mélanie, Claire et Élodie
affectueusement, des meilleurs de mes souvenirs

1. Rentrée

C'était fin septembre, après un été innocent. La rentrée avait été anodine. Charline était à son habitude venue sonner à ma porte le jour de la rentrée. Papa avait ouvert, l'avait invitée à entrer et elle avait encore refusé. Entre nous, elle m'avait avoué combien papa la terrifiait. Mon père était mon idole, je n'avais jamais saisi comment il pouvait effrayer autant ma meilleure amie, mais en quatre ans, elle n'était jamais entrée dans la maison en sa présence.

Charline était à moi, simple, gentille, souriante, parfaite. Elle était ma seule vraie amie. Nous avions abandonné nos poupées ensemble, nous avions ignoré les garçons ensemble, nous avions dénigré les jolies filles diaphanes ensemble. Tout était plus fade sans Charline. Nous avions pourtant l'habitude de ne pas passer nos étés ensemble. Elle restait à la maison, occupée à babysitter son petit frère et à bronzer au bord de leur piscine ; moi et ma sœur, nous allions en camp de scouts. Cet été là, nous avions trouvé un chiot, abandonné dans les bois et nous l'avions ramené à la maison. Papa qui n'était pas un grand fan des animaux nous avait pourtant laissé le garder, à condition que nous nous en occupâmes. Marie m'en avait donné la charge. Je l'avais nommé Swan, à cause de Proust que j'avais lu pendant les deux semaines menant à la rentrée.

La rentrée, comme un rituel bien huilé, était faite de la

réapparition de Charline dans ma vie. Toujours changée par un été bien plus aventureux que les miens, elle réapparaissait cuivrée et voluptueuse où j'étais finalement restée la même : douce, prude et pâle. Cette année était charnière, Marie m'avait prévenue. C'était la première année de lycée, l'année où les amitiés se défont, où chacun découvre sa propre vie. J'avais ignoré les avertissements de Marie, qui, seulement d'un an mon aînée se prenait souvent pour le messie.

Charline ne me quitterait jamais, c'était convenu. Et c'est à cette rentrée anodine qu'elle fut mise pour la première fois, dans une classe différente de la mienne. Tout allait-il se jouer là. Nous n'allions plus nous voir qu'à la récré, nous n'allions plus avoir les mêmes horaires. Que le destin était mal fait.

Anodine disais-je. Catastrophique. Cataclysmique. Mais anodine.

La rentrée du conservatoire se faisait toujours quelques semaines après la rentrée scolaire et j'étais persuadée qu'au moins là, Charline et moi allions nous retrouver. C'est là que j'appris, terrifiée que Charline avait arrêté le piano pour se consacrer à la peinture. C'était pourtant tout elle, ça, et c'est ce qui m'avait attiré dans un premier temps, son côté changeant et sa volonté d'apprendre toujours ces choses nouvelles. J'avais, pour ma part, commencé le piano sur les conseils de papa qui était un grand mélomane, mais qui n'avait jamais eu l'occasion d'apprendre formellement le solfège. C'était pour lui faire plaisir que j'avais intégré le conservatoire sans vraiment m'être intéressée à musique

jusqu'à présent. Mon réflexe scolaire me conduisait toujours aux activités extra-scolaire. Je tirais tant de fierté d'avoir la possibilité d'obtenir des bonnes notes supplémentaires à ramener à la maison.

Être une élève assidue ne suffisait pas. Au conservatoire, il fallait également que j'intègre une pratique collective, ce qui ne me plaisait pas vraiment. Les instrumentistes avait généralement le choix entre faire de l'orchestre à corde, l'orchestre d'harmonie ou faire de la chorale. Les pianistes n'avaient pas ce choix.

Ma première année de chorale s'était déroulée sans incident. J'avais découvert, sinon une passion pour le chant, du moins que je pouvais me dispenser de l'effort de chanter fort ou juste tant que mes petites camarades se chargeaient de couvrir le manque.

Charline, de nous deux, était celle avec la voix. J'admirais son naturel. Ma peur du ridicule me paralysait mais Charline n'hésitait pas à chanter à tue-tête dans la rue, tentant de m'entraîner dans ses duos impromptus. Cette année serait différente en tout point. Je n'avais pas vraiment fait l'effort d'apprendre à connaître les autres filles de la chorale jusqu'à présent, Charline me suffisait. Cette année, la classe de chant avait décidé de recruter et madame Bourgon, la chef de chœur, nous faisait passer des auditions. Je ne comprenais pas vraiment la différence entre la Chorale et la maîtrise, mais comme cela semblait être une classe où les filles de mon âge se retrouvaient, je postulai un peu malgré moi.

Marie faisait partie de la maîtrise, mais je n'avais jamais réellement pris le temps de venir les voir en concert. Elle me

parlait rarement de ses activités extra-scolaire ; ma sœur et moi étions en très bon termes tant que nous n'avions pas à nous adresser la parole. Elle m'exaspérait souvent plus qu'elle ne m'inspirait, avec ses grands discours et sa philosophie ésotérique à deux francs. Elle croyait toujours tout savoir et pensait avec une quasi certitude que sa parole était une forme de vérité absolue.

Ma première répétition de maîtrise fut bien moins anodine que ma rentrée scolaire. Elle prenait place dans la salle de chant dans laquelle je n'avais jamais mis les pied avant ce jour. L'école de musique était un vieux bâtiment, l'un des plus vieux de la ville. Les escaliers craquaient sous vos pieds, la rambarde de fer forgé bringuebalante et l'odeur du vieux parquet mélangé à la fumée de cheminée prédatant la conversion du bâtiment en école donnait à la déambulation dans les couloirs un coté nostalgique permanent. La salle de chant était située au dernier étage. Elle avait servi à la classe de danse avant ça et avait conservé le nouveau parquet, les barres et les miroirs aux murs. À l'entrée se tenaient une fille de mon âge et un garçon étrange ; il semblait plus vieux, dix-sept, dix-huit ans ; le teint sombre presque indien, les cheveux courts et frisés, le visage lisse, les yeux doux. Ils riaient sans trop prêter attention à moi. Je leur demandais avec mon air timide habituelle : « C'est ici la maîtrise ? ». La fille sourit en hochant de la tête et le garçon me fixa droit dans les yeux, un sourire chaud et charmant aux lèvres. D'un coté, son sourire me réconfortait mais son regard perçant, comme s'il observait mon âme, me glaçait le sang. « Me déshabiller du regard

devant sa copine, ce garçon n'a-t-il pas honte ? » ai-je pensé intuitivement. Après un temps, il s'adressa à moi avec une voix profonde, grave et douce : « Nouvelle recrue ? » Je hochais de la tête en réponse silencieuse. « Bienvenue. » Et sans trop le regarder, j'entrais dans la salle et m'installais sur une des chaises au centre de la salle. Les chaises étaient organisées en trois groupes, que je supposais être les trois pupitres d'un chœur à voix égales. Les soprani étaient assises à droite et je reconnaissais parmi les filles arrivées avant moi des visages familiers, de la chorale. À gauche, les alti discutaient de leurs vacances. Parmi elle, un jeune garçon, pas plus de 13 ans, blondinet au grands yeux. J'étais au centre, seule, la première mezzo à être arrivée. Il n'y avait pas beaucoup de chaises dans la petite salle ce qui laissait présager que nous n'étions pas très nombreuses par pupitre.

J'entendis alors la prof arriver « Allez, on rentre. » Le garçon et la fille qui m'avaient dirigés vinrent s'asseoir à mes cotés. « Hey, tu es la sœur de Marie, non ? » demanda la fille. Je hochai la tête à nouveau en guise de réponse. « Moi, c'est Maud. » Le garçon souriant enchaîna : « Moi, c'est Alexandre. » Je souriais maladroitement. Alexandre se pencha alors vers moi : « Là, c'est le moment où tu nous dis ton prénom. »

J'avais souri, sans doute un peu béatement, sans répondre. C'est le moment qu'avait choisi la prof pour rappeler Alexandre à l'ordre. Nous allions commencer les auditions même si madame Bourgon semblait tous nous connaître, c'était l'occasion de voir comment nos voix d'adolescentes avaient évolué durant l'été.

Marie débarqua alors, en retard, comme à l'accoutumé. Elle portait son tee-shirt rouge moulant avec un portrait de Trotsky. Elle était entrée dans cette période de rébellion qui lui faisait changer son apparence toutes les saisons, à chaque fois qu'elle découvrait quelque chose de nouveau. Le tee-shirt fit sensation et en s'excusant pour son retard, elle vint s'asseoir sur la chaise vide à ma droite. Je lui pointais du regard Alexandre, demandant implicitement ce qu'un garçon si vieux faisait dans un chœur à voix égales. Je n'eus qu'un sourire narquois en guise de réponse.

La prof interrogea rapidement le jeune homme. Sa place dans les mezzo semblait l'intriguer autant que moi, mais il signifiait se sentir plus à l'aise là que dans les alti. Elle entreprit de lui faire chanter une vocalise commençant à un Do médian. C'est à ce moment que je découvris la raison qui m'avait valu la moquerie silencieuse de ma sœur quelques instants auparavant. La voix chantée d'Alexandre n'avait aucune commune mesure avec sa voix parlée. Les mots me manquent presque pour décrire la sensation de désorientation qui se saisit de moi à cet instant. Je ne savais plus si j'étais trahi par mes yeux – qui voyaient un jeune homme si viril et fier – ou par mes oreilles – qui entendaient une voix, clairement d'un autre temps.

Alexandre peinait légèrement sur les notes les plus grave, mais au fur et à mesure que Madame Bourgon montait dans les gammes, sa voix devenait diaphane, cristalline et puissante. Plus il montait dans les aiguës et moins j'en croyais mes oreilles. J'avais eu des garçons pré-pubères dans la chorale, mais jamais aucun d'entre eux n'avait eu cette

voix, à la fois légère, aiguë, éthérée et grave, suave peuplée d'harmoniques vibrantes et sensuelles. Sa voix me retournait. Il n'y avait rien de la jalousie que je pouvais éprouver à écouter une autre chanteuse faire des prouesses vocales dont je me sentais incapable, rien de l'envie que je pouvais ressentir à l'égarer de Charline lorsqu'elle chantait à tue-tête en public avec une liberté qui m'apparaissait inaccessible. Non, il n'y avait que fascination et trouble dans mon esprit et lorsqu'il eut fini sa démonstration, ayant atteint dans l'aiguë des notes invraisemblables dont je ne pouvais que rêver, la prof me désigna à mon tour pour commencer les vocalises. J'étais si perturbée que je ne l'entendit pas prononcer mon nom.

Alexandre se retourna alors et me sourit, d'un air si doux et si gentil que j'eus du mal, l'espace d'un instant, à ne pas le considérer comme un ange. Je compris le sens de son sourire alors que madame Bourgon répétait mon nom en commençant l'arpège au piano et je m'empressais de chanter, oubliant ma timidité, mes incertitudes et mes certitudes concernant ma voix. Pour la première fois, j'étais libre de chanter et j'attribuerai désormais cet aisance nouvellement trouvée à la magique voix du jeune homme ... et à son sourire.

Alexandre n'était pas aussi imbus de sa personne que je l'avais imaginé. Il interagissait avec toutes les jeunes filles autour de lui comme un gentleman, jamais un mot déplacé, jamais une avance grossière, juste une forme de confiance qui laissait à penser qu'il se considérait comme l'une de nous et pas comme un garçon de son âge : il ne nous considérait

jamais comme son harem.

Au bout de quelques semaines, j'osais enfin lui adresser la parole. Il était très familier, très direct, et son amitié avec Maud semblait dépasser le confinement de la salle de chant. Lorsque j'arrivais pour mes cours de piano, ils traînaient sur les marches de l'école, riant à pleine voix. Je leur souriais poliment. Alexandre se leva pour me laisser passer, les larmes aux yeux, au bord d'étouffer. Je regardais Maud, envieuse de cette relation exclusive que j'avais désormais perdue avec Charline. Il m'arrêta d'un mot entrecoupé de grandes respirations, juste pour retrouver son sérieux : « Hey, mademoiselle. » Comme je haïssais ce mot, j'espérai qu'il ne s'adressait pas à moi, mais sa main vint se poser sur mon épaule. Ce contact physique avec un membre du sexe opposé m'était très rare. Papa ne nous traitait pas comme des petites filles et nous entretenions dans la famille une distance cordiale respectueuse envers les adultes. Je me sentis presque agressée par le mouvement ce qu'il vit intuitivement et il retira sa main aussi rapidement, s'excusant pour la violation. Malgré moi, je ressentis le contact plus violemment encore du fait qu'elle vienne d'une personne de couleur. J'avais admiré sa voix, son sourire, sa gentillesse et pourtant, je craignais implicitement son origine – que j'avais le plus grand mal du monde à déterminer tant la teinte de sa peau était ambiguë, son visage peu marqué et son accent, inexistant. Il faut dire que je n'avais eu qu'une connaissance de couleur dans mon entourage et qu'il s'agissait d'un de mes scouts : un petit congolais. Nous vivions dans une communauté refermée sur ses origines françaises et

catholiques et pour la première fois, je me rendais compte du préjudice qui m'habitait, m'excusant rapidement à mon tour pour l'effroi disproportionné dont j'avais fait preuve à son contact. Je me sentais tellement embarrassée.

« On a la salle de chant jusqu'à 17h50, si tu veux te joindre à nous » m'invita-t-il simplement.

Après avoir subi le travail laborieux que représentait pour moi l'heure de piano que je passais à faire des gammes et à déchiffrer péniblement le morceau d'examen, mesure par mesure, les répétant d'une manière incessante, obsessivement pour que leur mécanisme soit intégré dans mes doigts et pas dans ma tête, je décidais de faire un crochet par la salle de chant avant de rentrer à la maison. Alexandre se tenait debout, face aux miroirs, tentant de corriger sa position de chant et Maud assise dans un coin faisait des commentaires qui le faisait exploser de rire. L'humour de Maud avait un tel effet sur lui qu'il ne pouvait pas se redresser, parfois juste un regard de sa part suffisait à lui faire étouffer un fou-rire en pleine classe. Elle était plus jeune que moi, mais déjà indéniablement plus « jeune femme » que moi et j'avais du mal à l'apprécier à priori. Sa poitrine opulente mais ferme comme le sont les jeunes filles en fleur, son visage de poupée et ses yeux. Alexandre était obsédé par la couleur de ses yeux. Maintenant que j'étais enfin proche d'elle, je comprenais pourquoi : Maud avait de ces yeux qui ne peuvent pas être classifiés, là où certains ont les yeux tellement clairs qu'ils en sont gris, ceux de la jeune fille étaient tellement colorés qu'ils en étaient d'un bleu impossible, tendant sur le violet sur l'extérieur de l'iris et

d'un marron si intense qu'il s'apparentait à du jaune poussin sur le pourtour de la pupille. À distance, on aurait dit un bleu profond et je n'aurais jamais du les observer de plus près, cela n'avait servi qu'à alimenter ma jalousie.

Alexandre me tendit la main comme pour m'inviter à entrer dans leur univers. Je ne sais trop si j'avais plus envie de le toucher pour savoir si j'en étais capable ou juste pour me prouver à moi même que sa différence n'était pas un véritable problème pour moi, mais je pris sa main et me laissait entraîner dans la salle, devant le miroir. « Tu connais le morceau de la messe basse de Léo Delibé qu'on chante en ce moment à la maîtrise ? » demanda-t-il sans plus d'introduction. J'avais une bonne mémoire pour la musique, les années de pratique aidant, pour les paroles, le latin était un peu ma seconde langue. Je réalisais l'espace d'un instant combien j'étais l'image d'Épinal de la parfaite petite catholique. « Je vais faire l'homme » sourit Alexandre. « Pour changer » répliqua Maud du tac au tac, sans même esquisser la moindre expression facial ce qui ne manquait pas de lancer Alexandre dans un autre de ses désormais mythiques fou-rires silencieux. Cette dynamique qui me rendait jusqu'à présent jalouse, je réalisais que j'en faisais désormais partie. J'avais été invitée à prendre part à leur duo. Pourquoi moi ?, me demandais-je pendant qu'Alexandre reprenait son souffle et sa contenance. Maud sans même attendre qu'il eut le temps de sécher les larmes de ses yeux se mit à battre la mesure « Trois ! Quatre ! » et sur le champ Alexandre entreprit de commencer à chanter la partie d'alto, une octave en dessous de sa tessiture d'origine. J'enchaînais avec ma

partie et Maud sur sa partie remplaçant le texte par un « Alex, tu chantes pas à la bonne octave ! » Il descendit alors encore d'une octave, ce qui me surpris énormément. Ce garçon avait un registre impressionnant. « Abruti », insérait Maud sans effort dans les paroles de la pauvre messe que j'étais la seule à suivre à la lettre quand soudain, je sentis un léger pincement qui me traversa le corps et me fit émettre une note complètement hors registre. Alexandre avait décidé de se mettre à me chatouiller et je n'étais vraiment pas à l'aise avec un contact si familier ; d'autant que j'étais extrêmement chatouilleuse. « Voilààà, maintenant tu interprètes la partition... laisse-toi aller un peu, c'est bien raide tout ça » jasait Alexandre, au milieu des notes qu'il finissait par sortir comme un morceau de jazz, entre les temps et à trois octaves différentes. Pour la première fois, je réalisais ma chance d'être en leur présence ; ils n'étaient pas seulement bons amis et là pour la déconne, ils étaient également musiciens à un niveau qui m'était jusqu'à présent totalement inaccessible. Ils étaient généreux avec leur aisance vocale, inclusifs avec leurs sourires et très tolérants avec mes nombreuses fausses notes lorsque je tentais de m'écartier de la partition pour les rejoindre dans leur délire. Avec eux la musique était devenue vivante et drôle, là où elle avait toujours été pour moi rigide et poussiéreuse. Ce soir là, alors que nous cédions la place aux élèves de la chorale d'enfants, je réalisais avec un œil nouveau l'attraction qu'exerçait Alexandre sur les filles de la maîtrise, en particulier Marie qui me parlait de lui au moins une fois par jour. À ses côtés, je me sentais appréciée, stimulée, éveillée et

souriente – ce qui était l'opposé polaire de ma nature taciturne et bougonne. Je me sentais acceptée et incluse dans un tout plus grand que l'ensemble de ses parties, je faisais et j'étais la musique. Ce garçon étranger, différent et insondable avait su faire vibrer la petite note qui dormait à l'intérieur de moi et je serai dorénavant l'une des membres de son harem ... de groupies !

Alors que nous nous disions au revoir et maintenant que je me sentais plus familière avec mes nouveaux amis, je m'aventurais à une question sur ses origines. Le visage d'Alexandre prit une forme que je ne l'avais jamais vu faire : son sourire disparut instantanément, ses yeux se durcirent, les muscles de sa mâchoire se raidirent comme s'il essayait de retenir la colère de le submerger. Il me tourna brutalement le dos et dit d'une voix grave et sèche : « Il faut que j'y aille. À la prochaine. » Puis il s'en alla sans plus d'explication. Surprise et incrédule, je demandais à Maud si elle comprenait ce qui venait de ce passer. Elle me répondit qu'elle n'avait jamais vu Alex dans cet état, mais qu'il ne parlait jamais de ses origines ou de sa famille. Elle avait croisé sa mère une fois à un concert et avait supposé depuis qu'il était adopté. Sur le moment, je ne comprenais pas bien ce qu'elle voulait dire par là. Ce n'est qu'en y repensant plus tard que je compris que sa mère devait être française. Ce soir-là, je rentrais chez moi avec un sentiment ambivalent, celui d'avoir à la fois trouvé de nouveaux amis incroyables, et celui de les avoir froissé et je détestais cette sensation. C'était comme s'il s'était passé quelque chose hors de mon contrôle. Alex était-il si impulsif ? Ça ne m'étonnait pas tellement

finalement, « Ces gens là ont le rythme dans la peau, mais qu'est-ce qu'ils ont le sang chaud », pensai-je en mon fort intérieur ; « J'espère qu'il ne m'en voudra pas trop. »

11. Antoine

C'est aux alentours de cette période que je commençais à noter en classe qu'Antoine me regardait avec un air suspicieux. Antoine était un de ces garçons propres sur eux, pas très mignon mais de bonne pâte et dont la compagnie n'était pas désagréable. Il venait d'un autre collège et nous ne nous étions rencontré qu'à quelques occasions religieuse. Je l'avais remarqué à la sortie de l'église, à Pâques parce qu'il m'avait souri en me regardant droit dans les yeux alors que je me tenais à coté de Charline. Lorsque je me tenais à coté d'elle, j'étais souvent invisible aux garçons, ou du moins, j'en avais la vive impression. Charline était plus grande et plus féminine que moi et toujours habillée d'une façon plus aguicheuse. Les garçons bavaient sur son passage et elle n'y prêtait jamais trop d'attention. J'imagine que c'est comme ça, les filles qui sont attirantes n'en ont rien à faire et celles qui sont moches se sentent jalouses et rejetées. Ce doit être une loi de la nature. En tout cas, Antoine s'était arrêté en face de moi, il s'était présenté et m'avait souri à moi ce jour là, et quand je l'avais revu à la rentré, dans ma classe je m'étais dit que c'était une étrange coïncidence mais n'avait rien imaginé d'autre.

Son regard me pesait désormais sur le cœur. Il me disait bonjour tous les matins et au revoir tous les soirs, comme un rituel. J'aimais l'attention qu'il me portait, mais je ne savais

vraiment pas quoi en faire. Elle me gênait presque autant qu'elle me troublait et je me surprenais souvent à ricaner niaisement lorsqu'en période d'étude ou à la récré nos regards se croisaient. Parfois, j'essayais de l'éviter pendant une demi-journée pour voir s'il s'intéressait à moi ou si c'était juste par habitude. J'envoyais Charline l'espionner pour savoir s'il regardait les autres filles comme ça et elle revenait souvent avec un rapport on ne peut plus imprécis : « J'en sais rien, y avait pas de fille, il m'a dit bonjour mais c'est tout ». Cha-cha était ma compatriote, mon espionne, ma confidente. En cette période d'incertitude, elle me servait de guide dans la nature sauvage des relations humaines ; alors qu'elle même n'était jamais sortie avec un garçon. Je la comprenais autant qu'elle me comprenait. Elle voulait être amoureuse, pour son premier baiser et c'était ce qui comptait le plus pour elle. Moi, je voulais qu'on me voit, dans un premier temps et qu'on m'estime pour ma personnalité. L'amour viendrait en son temps. J'étais jeune ; ce que je savais de l'amour, je l'avais lu dans Jane Austen, dans Daphné du Maurier, Oscar Wilde et Marguerite Duras et j'avais un sentiment plus qu'ambiguë au sujet de la passion. Je voulais une vie à moi et à moi seule, pas m'abandonner à un homme qui ne comprendrait rien à qui je suis. Mais je voulais être aimée. Je voulais être admirée. Et Antoine ... Antoine semblait m'admirer.

Alexandre était revenu à son sourire habituel lorsque je le vis à la maîtrise. J'avais craint le pire toute la semaine et comme nous ne fréquentions pas le même lycée, je ne le

voyais qu'à l'école de musique. Pendant toute la séance, j'avais brûlé d'envie de demander des explications sur son comportement, sans jamais céder à la tentation. S'il n'abordait pas le sujet, je n'allais certainement pas remettre les pieds dans le plat. J'observais avec attention les traits du jeune homme s'étirer et se compresser sous l'effet des articulations pendant les vocalises en tentant de répondre par moi-même à la question désormais tabou de ses origines. Je détectais de l'arabe, de l'indien, peut-être de l'égyptien dans sa complexion, mais sans réussir à mettre le doigt dessus exactement, quelque chose clochait. Je me demandais alors assez logiquement de quels origines pouvaient être les bébés adoptés en France, me rappelant de la famille de cette fille que j'avais rencontré aux scouts, qui avait adopté trois frères africains ; étaient ils maliens ou éthiopiens ? Peut être camerounais. Je ne me souvenais plus vraiment, mais leur complexion était bien plus sombre et leurs traits bien plus marqués que ceux d'Alexandre et ils avaient des cicatrices sur le visages dont le chanteur était dénué. D'où pouvait-il bien venir ? Et pourquoi la question de ses origines était elle si tabou ? Je n'aurais de réponse à ces questions que bien plus tard dans l'année.

Je ne pouvais m'empêcher malgré tout d'admirer la voix qui semblait émaner de lui. Toujours si charnelle, si habile et profonde malgré le pupitre auquel il appartenait. Ses envolées brillaient d'aisance et ses aiguës vous transperçait l'âme. J'oubliais rapidement tout ce que j'avais pu craindre : une créature dotée d'une faculté si merveilleuse par le Créateur ne pouvait être que bonne.

Ce soir là, Cha-cha m'attendait à la sortie de la Maîtrise. Je ne savais pas trop ce qui lui avait pris, elle sortait d'un cours de perspective, soit disant, et s'était dit que c'était l'occasion de rentrer ensemble, chose que nous ne faisions plus assez à mon goût. Alexandre me fit la bise, saluât d'un geste étrangement archaïque Charline qui le lui rendit en une petite courbette. Cette interaction en disait long sur l'alchimie implicite qui émanait entre mes deux amis qui ne se connaissaient pas jusque là. Je crains le pire l'espace d'un instant. Si Charline s'intéressai à Alexandre, mon monde allait s'effondrer sur lui-même et je perdrais mes deux amis ; je pris alors les devants. « Ne me dit pas qu'il te plaît ? » interrogeai-je sur un ton inquisiteur. Charline sourit d'un de ces sourires qui en disent long et je fus rassurée. Si elle croyait qu'il me plaisait, c'était déjà ça de pris, au moins, elle ne le draguerait pas. Depuis la rentrée, ma Charline – et je dis ça avec tout l'amour du monde – était devenue une allumeuse de première. Cela n'allait jamais plus loin que le petit clin d'œil ou le déhanché occasionnel, mais elle avait pris goût au pouvoir que son physique exerçait sur les garçons et leurs hormones. Elle avait même allumé Antoine qui s'était fait prendre la main dans le sac, à regarder la courbure féminine de mon amie d'enfance en se mordant la lèvre. Lui qui m'admirait moi avait l'espace d'un instant cédé à la tentation hédoniste d'une Charline en fleur, offerte à ses fantasmes les plus secrets. Les garçons n'étaient, décidément, que des animaux de basse cour, sans aucune commune mesure avec mon ange café-au-lait.

D'après ce que j'avais pu constater, la relation la plus

fusionnelle qu'avait Alexandre avec une fille était celle qu'il entretenait avec Maud, qui devait être d'au moins 4 ans sa benjamine. Contrairement à son apparence maturité, Maud était en fait très jeune, bien plus que moi. Elle était encore au collège et ce n'était que par son osmose avec Alex que je l'avais tout d'abord estimée plus vieille. Il y avait quelque chose qui se dégageait d'elle, une sagesse, un humour pince-sans-rire très trompeur. Il y avait aussi cette beauté insupportable pour une fille comme moi : nature, simple, parfaite, mais pas hautaine, futile ni superficielle. Il n'y avait jamais trop de maquillage sur son visage, jamais une trace de fond de teint ou d'eyeliner de trop. Juste un fond d'eye-shadow et un peu de mascara pour faire éclater la couleur folle de ses yeux brillants. Ses cheveux étaient toujours en bataille, mais jamais assez pour qu'elle ait l'air décoiffée, ce que je trouvais personnellement insultant. Et elle avait cette bouche, à la fois bien trop sensuelle pour son âge et porcelaine, dessinée à la perfection. Lorsque le soleil frappait son visage à un angle de fin de journée, elle ressemblait à un tableau de Vermeer. Comment Alexandre pouvait-il ne pas être sous l'emprise de ce charme ? Je ne les avais jamais vu s'embrasser ou se donner la main, mais ils étaient ensemble, c'était certain. Il y avait entre eux ces regards complices incessants, ces petites taquineries qui en venaient souvent aux jeux de mains, parfois assez violents mais silencieux, durant les cours. Réalisant alors ma propre jalousie, je me fis une réflexion : je ne pouvais pas avoir des sentiments pour ce garçon, pour la bonne et simple raison qu'aussi talentueux et attendrissant soit-il, il n'était clairement pas mon genre.

J'avais un genre et je m'y tenais. Mon genre était un garçon que je me voyais potentiellement épouser, un garçon simple et patient, un garçon catholique que Papa approuverait. C'était alors décidé : j'allais laisser Antoine s'approcher de moi, s'il y arrivait par ses propres moyens. C'est à l'exact moment de ma décision, qu'arrivant chez moi Charline m'avoua qu'elle avait parlé à Antoine dans mon dos. Je m'attendais au pire, d'autant qu'elle pensait maintenant que j'aimais Alexandre ; son introduction et le temps qu'elle avait pris avant de m'en parler ne laissait rien préfigurer de bon. Je me mis dans une colère mentale en anticipation de ce que cet abruti de bon à rien avait bien pu trouver comme raison pour me rejeter. J'avais toujours su qu'il fallait que je me méfie des garçons, voilà qui allait confirmer mes craintes les pires. « Antoine est amoureux de toi » fini par m'avouer Charline qui faisait durer le suspens. J'explosais d'une rage folle, sans trop savoir contre qui, ni contre quoi. Charline prit ça pour une confirmation de mes sentiments pour Alexandre ce qui ne fit que mettre de l'huile sur le feu de mon courroux. J'en voulais à la Terre entière. J'en voulais à Charline de m'avoir mis ça en tête, j'en voulais à Antoine de ne pas avoir eu le courage de me le dire lui-même ou la décence de me demander mon avis avant de tomber amoureux de moi, j'en voulais à Marie pour n'avoir jamais été ce genre de grande sœur avec laquelle on peut parler de garçons et des réactions appropriée à une telle déclaration. J'en voulais à Alexandre qui était entré dans la conversation et qui maintenant devait en sortir si j'allais devoir me plier à la volonté divine et sortir avec Antoine. Charline

comprendait ma colère et me suivait de mon pas ferme et déterminé jusqu'à la porte de notre maison où elle s'arrêta sec refusant à son habitude de la franchir. J'étais hors de moi et n'avais aucune patience pour son rituel insensé et je claquais la porte derrière moi sans plus d'au revoir.

III. Premier baiser

Antoine. J'avais passé la nuit allongée sur mon lit à me demander ce qui allait arriver ensuite. J'étais à la fois excitée par la perspective de cette nouvelle aventure et terrifiée ; Antoine était-il cette personne avec laquelle je voulais passer le reste de ma vie ? C'était un brave garçon, toujours très constant et de bonne pâte, mais était-ce assez ? Curieusement, maintenant que je savais qu'il était amoureux de moi, je le trouvais beaucoup plus attirant, je lui trouvais des qualités esthétiques et de bonté d'âme que je n'avais jamais considérées auparavant. Ce garçon avait bon goût pour commencer ! Il s'était épris de moi ; moi qui n'avait rien de spéciale, j'étais moins jolie que Charline, beaucoup plus timorée, moins à la mode, je ne portais jamais de maquillage et la plupart de mes vêtements était des anciennes jupes de ma sœur ou d'une cousine. Je n'avais pas vraiment de quoi attirer les garçons mais ce garçon là avait su voir au travers de tout ça. Quelque chose devait forcément clocher chez lui. Étais-je pour lui une proie facile ? Qu'attendait-il ? S'il voulait abuser de moi, juste pour le sexe, il aurait une drôle de surprise. Je n'étais pas une de ces filles faciles, alors là ! Pour qui se prenait-il, avec ses envies et ses pulsions de garçon ? Il n'allait pas mettre ses sales pattes sur moi de si tôt... Et là encore, plus j'y pensais et plus l'interdit m'attirait. Mais c'est ça aussi, les garçons et

leurs idées salaces, c'est que c'est contagieux. Ce soir là, je m'endormais avec la peur et la colère au ventre, mais aussi avec quelque chose de nouveau : une sorte de gargouillis d'anticipation. C'est sans doute ça qu'on appelle les papillons.

Et puis, vint le moment fatidique où, après l'avoir ignoré de bon droit – après tout, il l'avait bien cherché à me faire avoir ces pensées toute la nuit et à avoir pris la voie des couards en demandant à Charline de me dire qu'il était amoureux de moi – pendant toute la journée, Antoine se décida à m'interrompre dans la transhumance qui devait me ramener chez moi. Un coup en douce de Cha-cha, j'en étais certaine. Il m'attendait à l'endroit où j'étais supposée la retrouver et me regardait avec un air à la fois apeuré et décidé. Qu'avait-il à dire pour sa défense ? J'étais finalement curieuse de savoir comment il allait se sortir de ses pensées obscènes pour tenter de me charmer. Allait-il tenter de me dévergonder ou de me faire la cour ? Allait-il juste m'annoncer qu'il y avait erreur sur la personne et qu'en fait, il préférait Charline, ce qui m'aurait très certainement rassuré sur la santé mentale de ce pauvre garçon. Mais il n'en fut rien. Il me tendit la main, comme s'il voulait que je la lui prenne et je demandais ce qu'il me voulait, d'un ton sec, déterminé et définitif. Il savait à qui il s'adressait, il n'allait pas se jouer de moi de si tôt. Ce qui arriva ensuite fut en dehors de mon contrôle. Ce garçon timoré, prude et de bonne famille se transforma soudainement en homme, décisif et viril ; il m'attrapa par la nuque et alors que je

résistais, ne comprenant pas vraiment ce qui en train de se passer, il posa sa bouche sur la mienne sans autre forme de procès. Le baiser en lui même fut tendu, sec, un peu distant. Je ne savais pas quoi faire d'autre que de me retirer. Pour qui se prenait-il, enfin ?! Mais pour la première fois, je sentis son parfum, je goûtais ses lèvres, ressentis son haleine sur mon visage et j'en restais sans voix, comme coupée dans mon élan de protestation. Il sourit, me souhaita une bonne soirée, à son habitude et s'enfuit en courant comme un lâche pour s'engouffrer dans une voiture qui venait de s'arrêter à notre hauteur. Je restais là, une bonne minute, contemplant ce qui venait de se dérouler pendant que je faisais d'autres plans : j'avais reçu mon premier baiser. Avait-il été agréable ? Était-ce seulement cela, un baiser ? Les romans semblait en faire des caisses pour un simple contact, mais j'étais plus perturbée par la symbolique de la chose et les questionnement qu'elle engendrait que par l'acte d'embrasser lui-même. Cela signifiait-il que nous étions un couple désormais ? N'avais-je pas mon mot à dire là-dessus ? Mais à la fin, pour qui se prenait-il ? Je rentrais chez moi encore plus en colère que la veille, ne réalisant qu'une fois sur le pas de ma porte que j'avais oublié que c'était un de mes soirs de pratique où j'avais pour habitude d'aller au conservatoire. Je rentrais, me résignant à abandonner toute activité sociale, je rejoignis ma chambre, refusant de prendre part au dîner. C'était de toute manière le tour de Marie de faire la cuisine et je préférais souvent me faire un sandwich que d'avoir à subir l'ignominie de ses fameuses expérimentations parmi lesquels on comptait la désormais célèbre sauce roquefort-ketchup et

les pâtes au chocolat. Allongée sur mon lit, à nouveau en train de penser à Antoine, je me demandais si j'avais apprécié le fait d'être soumise à sa pulsion. C'était un homme après tout et je m'étais sentie femme, à ce moment là, vraiment comme j'imaginais Scarlett O'Hara, dans tous mes états et impuissante à la fois, offerte à ses désirs, dépourvue de mes moyens. Je me sentais presque sale à ces pensées. J'étais une femme du monde moderne, je n'avais pas à ressentir ce genre de soumission ! À vrai dire, je ne comprenais même pas pourquoi j'avais autant apprécié ce geste brutal et irrespectueux de ma volonté propre, mais jamais je n'avais vécu d'expérience aussi excitante. Mon cœur battait encore la chamade, pas loin de deux heures plus tard. C'était peut-être ça, finalement, l'amour. Il suffisait de l'étincelle de violence d'un baiser volé pour l'enflammer.

Charline était verte d'envie et pour une fois que les rôles étaient inversés, je jubilais. Elle me posait tout un tas de questions auxquelles je n'avais aucune réponse : sur la signification du baiser, sa qualité émotionnelle et technique. N'ayant aucun élément de comparaison, mes réponses étaient vagues et monosyllabiques mais Charline affichait une expression contemplative mêlée de jalousie qui me faisait tant plaisir à voir. Je réalisais doucement que rien ne serait plus comme avant. Je n'étais plus la petite innocente et par ce baiser, Antoine m'avait dérobé à l'enfance et plongé dans l'âge adulte. J'étais encore dans l'expectative constante de son prochain complot ; qu'allait-il encore inventer ? Et quel Antoine était-il finalement ? Était-ce cet Antoine faible, relativement petit et sans panache que j'en

étais venu à apprécier pour sa discrétion et son admiration lointaine et silencieuse de ma personne, ou était-il transformé par notre baiser en un homme fougueux, passionné et terrifiant ? Les garçons – pensais-je – sont des créatures Kafkaïenne, conduite par leur hormones à se métamorphoser en bêtes sauvages et impulsives... l'idée m'excitait presque, mais je n'en dis mot à Charline, tentant de paraître le plus détachée possible de la situation qui occupait mes moindres pensées.

Antoine se tenait là, dans la cour de récréation, entouré de ses deux comparses. Il semblait inchangé de l'extérieur, mais le poul qui battait dans mes oreilles si fort que je n'entendais plus rien du monde alentour me laissait préfigurer le pire. Je me sentais comme un mouton que l'on mène à l'abattoir. La vérité, c'est que si je n'avais pas tant voulu paraître détachée et calme dans le but d'épater Chacha, je me serais probablement enfuie en courant tant la situation me terrifiait. J'observais Antoine avec attention alors que je m'approchais de lui pour lui faire la bise : était-il plus beau que je ne m'en souvenais ? Tous les détails de sa beauté semblait d'un coup jaillir de ce petit homme, comme des traits de virilité cachés que moi seule serait à même de voir. Et son odeur ! J'avais oublié ce parfum qui pour moi représentait désormais le goût du péché charnel. Je sentis sa bouche esquisser un sourire alors qu'il posait sa joue contre la mienne. Ce sourire était-il anodin ? Tentait-il de me communiquer son plaisir de me voir ? Était-il en train de se moquer de moi devant ses amis ? Je sentais la colère doucement reprendre le contrôle alors que les questions sur

l'honneur de ce petit con fusaient dans l'imagination de mon amour-propre blessé. Pour qui se prenait-il ? Avait-il pour habitude de viser des filles inexpérimentée, leur faire miroiter la lune et les ridiculiser devant ses amis ? Ce garçon était machiavélique et malfaisant !

Le charme était brisé par ma colère, j'étais enfin revenu à mon état de lucidité normal et je ne resterais pas une seconde de plus auprès de cet infâme personnage. Au moment où je m'en allais pour rejoindre la salle de classe, il m'attrapa la main dans un mouvement maladroit et je m'en défis, surprise et gênée par une telle manifestation publique d'affection. Il me demanda doucement de rester, d'une voix ferme et définitive qui ne me laissait pas vraiment le choix. Charline me quitta pour rejoindre ses camarades de classe et je me sentais seule, parmi ces garçons, comme une réfugiée dans un pays étranger où tout est similaire mais inconfortable. Antoine prit alors l'initiative plus douce de me caresser la main de l'index. La sensation de transgression qui me traversait alors fût irrésistible, comme une vague électrique dans ma nuque et je me prêtai au jeu, caressant sa main à mon tour. J'étais sur un petit nuage, il ne m'était jamais venu à l'esprit qu'un simple geste comme celui-là pu me donner tant de plaisir ... et je prenais ce plaisir en public. Était-ce à cause de l'exposition publique de ce geste qu'il me plaisait tant ou était-ce simplement parce qu'il s'agissait d'un geste de tendresse et pas d'une action pouvant être attribué à un rush d'hormone, mais je finis par m'ouvrir et lui offrir ma main qu'il prit, doucement, sensuellement alors que la satanée cloche retentit. J'étais tellement décrochée de la

réalité que je ne l'entendis même pas et suivit le mouvement d'Antoine vers notre classe sans même questionner ce qui se passait. Pour la première fois, j'étais heureuse et ce n'était pas l'humour fade et plat du professeur de math qui allait entacher un bonheur si frais et vif.

Les jours qui suivirent ne furent qu'un long enchaînement de confusion, joie, caresse, jeux de regards et baisers, tant et si bien que je ne me souviens absolument de rien. La chose qui me rappela à la réalité fût le soir de la maîtrise. Malgré toute la bonne volonté du monde, je passais mes heures auprès d'Antoine à le contempler et les heures loin de lui à m'en languir ; et à l'instant où il me vit, Alexandre fit une expression que je ne lui connaissais pas encore, quelque chose d'assez grandiose et dramatique difficile à exprimer. Il m'attendait comme en était l'habitude, le premier arrivé de Maud ou Alexandre attendait les deux autres aux pieds des vieilles marches qui menait à la salle de chant, mais au moment où je l'aperçus, je le vis bondir et se jeter sur moi comme s'il m'était arrivé quelque chose de dramatique. Sans un mot, il m'observa, fit deux fois le tour de moi, ce que je trouvais presque indécent, parce qu'il me regardait des pieds à la tête, sans aucune révérence pour ma pudeur naturelle. Puis, il me fixa droit dans les yeux d'un air très sérieux, limite dramatique auquel je ne pouvais m'empêcher de sourire, presque malgré moi. Je retenais un gloussement de rire qu'Alex prit pour un signe. M'attrapant par les épaules, il se mit à me secouer en hurlant : « Qui êtes-vous et qu'avez-vous fait de mon amie ! » J'explosais de rire

et Alexandre fit mine de se réfugier en haut d'une ou deux marches du vieil escalier de bois, me regardant comme si j'étais possédée. « Tu as l'air heureuse... » dit-il sur un ton dramatique. « Je crois que je le suis » répondis-je honnêtement. « Cesse, c'est perturbant et cela ne te va point du tout » jeta-t-il dans le vent au moment où Maud arrivait. Maud voyant Alex sur ses grands chevaux me questionna, puis repris à son tour : « Il a raison, c'est très perturbant ... » puis, faisant semblant d'être discrète, à Alex « de quoi tu parles exactement ? », j'explosais de rire à nouveau. Alex s'assit sur la première marche et d'un ton plus naturel m'invita à lui raconter ce qui me mettait de si bonne humeur. J'avais très peu parlé à Alexandre et Maud de ma vie, j'étais une personne très réservée avant d'avoir Antoine dans ma vie, mais je partageais mon histoire d'amour comme s'il s'agissait de la meilleure nouvelle au monde et mes amis s'en félicitèrent. Pendant un moment, je crus qu'ils se moquaient, mais en fait, ils se réjouir pour moi. Cela ne faisait qu'ajouter à mon bonheur, tout le monde était fier de moi. Je n'avais jamais connu cette sensation d'approbation avant. Charline approuvait ma personne, parce qu'elle m'aimait et c'était naturel, mais l'approbation massive de mes pairs était une expérience nouvelle que je savourais avec délice. L'espace d'un instant, j'en oubliais presque mon amoureux : j'étais contente qu'on soit content pour moi. Et même Maud que j'avais du mal à cerner jusque là, avec son humour si sec, avait baissé sa garde et ouvert son sourire parfait qui pour la première fois ne me rendait pas si jalouse. J'aimais cette sensation, peut-être plus que j'aimais embrasser

Antoine. Le fait de pouvoir vivre les deux à la fois me semblait presque trop beau pour être vrai et il m'apparut d'un coup la sensation que j'allais d'un moment à l'autre me réveiller et que tout cela n'aurait été qu'un rêve cruel. Voyant mon visage se durcir alors que j'expliquais le sentiment que j'avais que tout cela était trop parfait, Alexandre se leva pour vernir me frotter l'épaule dans un geste de réconfort et je sentis alors une douleur froide et aiguë me traverser le bras. « Tu vois, tu ne dors pas » enchaîna Maud sans rater l'occasion de commenter le geste de son compagnon de clownerie. Et je ris, ris et ris encore ; prise d'un fou rire si contagieux que les deux se mirent à rire avec moi jusqu'à ce que la chef de chœur sorte de sa classe pour nous demander un peu de silence le temps qu'elle finisse la classe qu'elle avait avant nous. Tout cela m'aurait agacé, vexé et humilié auparavant, mais désormais, j'étais heureuse, j'étais une nouvelle version de moi, une version que les gens aimaient, qui les faisait rire et sourire. C'était tellement agréable.

IV. Concert de Noël

L'hiver était passé d'une seule traite cette année là. J'avais pris le taureau par les cornes et planifié l'introduction d'Antoine à ma famille par étapes. D'abord, avec Swan qui aimait tout le monde également, le rapport était bien passé. J'avais donné une de ses gourmandises préférée à Antoine pour qu'il puisse l'approcher sans crainte et faire bonne figure au premier contact. Ce chien s'était comporté à merveille et cela me laissait préfigurer de bonnes choses pour la suite. La suite, ce fut le tour de ma sœur. Marie n'aurait pu être plus déroutante si elle l'avait programmé. Je ne comprenais jamais les réactions de Marie, c'était comme tenter de prévoir où la foudre va frapper ; tantôt elle m'étonnait de spontanéité et de claire-voyance, tantôt elle pouvait passer à coté d'indices tellement flagrants que c'en était surréaliste. Avec Antoine, elle l'avait à peine regardé, lui avait fait la bise sans vraiment lever le nez des devoirs qu'elle était en train de faire. On eut dit que je ramenais des garçons à la maison à tour de bras et qu'elle en était blasée. Elle avait marmonné quelque chose de vexant dans la lignée de : « Ne vous mettez pas au lit tout de suite, Papa ne va pas tarder à arriver ». J'étais verte de rage. Qu'est-ce qui lui prenait de parler de sexe devant mon petit-ami ? Elle n'était pas gênée ! Le sexe c'est personnel, c'est intime, c'est entre lui et moi... enfin pour l'instant, ce n'est pas du tout, mais

quand je serai prête, je le lui dirai, il le saura, je ne sais pas, mais ce n'était pas là, pas maintenant ! Mais pour qui Marie se prenait-elle ? Sérieusement ? À croire qu'elle faisait ça juste pour me faire honte. C'était réussi. Je la haïssais ! Depuis qu'elle avait commencé à porter des t-shirts de groupe de rock obscurs, je ne la reconnaissais plus. « J'espère que ce n'est qu'une phase » avais-je commenté un jour à Alex qui ne m'avait répondu qu'avec son sourire indulgent dont je connaissais le sens narquois par cœur. Les enfants uniques ne connaissent pas leur chance de ne pas avoir à vivre avec un étranger qu'on est obligé d'aimer parce qu'on a les mêmes gènes !

La réaction qui m'avait finalement le plus perturbée était celle de Papa. J'avais pris les devants avec lui, pour ne pas trop le traumatiser. J'avais quelques semaines auparavant, mentionné que j'avais un ami que j'aimais beaucoup. Il s'était intéressé avec pragmatisme, comme il le faisait avec toutes les expériences de ma vie. Mon père était un homme fantastique, je ne le répéterai jamais assez. Je me savais soutenue et écoutée quand j'en avais besoin, mais surtout je me savais libre parce qu'il avait toute confiance en mon jugement et moi dans le sien. C'est pourquoi la première rencontre entre mes deux hommes m'avait autant inquiétée. Papa était assis dans le salon où il avait pris l'habitude de s'asseoir avec un livre en écoutant du jazz après une journée au travail. Lorsque Antoine entra dans la pièce derrière moi, Papa s'était lever pour le saluer d'un « Jeune homme » viril et un regard impénétrable comme il savait si bien le faire, juste pour impressionner... je m'étais dit sur le coup que c'était

sans doute ça qui avait tellement tant terrifié Charline qu'elle n'avait jamais plus osé entrer. « Est-ce l'ami chanteur dont tu m'as tant parler » avait demandé Papa ce qui eu l'air d'un peu froisser Antoine. J'expliquais que Antoine était dans ma classe et qu'on le connaissait de la paroisse. « Ah. » avait dit Papa avant de se replonger dans sa lecture sans un mot.

J'étais pour le moins surprise. Mon père était un homme de peu de mots, mais là, ce « ah » était lourd de sens. Comme s'il désapprouvait. Antoine lui semblait-il fade ? Pas assez bien pour moi ? Que pouvait-il en savoir ? Il l'avait à peine rencontré, ne lui avait même pas adressé la parole. Lorsque je fis part de mon désappointement à Alexandre à ce sujet, il prit un instant à jouer avec son menton avant de répondre : « Peut-être aurait-il dû lui apporter une friandise ». Je pris la blague assez mal. On ne comparait pas mon père à mon chien impunément, mais il marquait un point. Traditionnellement, peut-être Antoine aurait-il dû amener un cadeau ? Après tout, il venait voler sa fille chérie, le minimum eut été de le reconnaître et d'offrir un présent en échange. Antoine me rit au nez à l'idée même de faire ce genre de courtoisie archaïque pour Papa.

Je décidais finalement de confronter Papa. J'avais peur de ce qu'il avait pensé d'Antoine et n'avait jamais vraiment osé engager la conversation à ce sujet depuis leur rencontre. Sa réponse m'avait laisser perplexe : « S'il te rend heureuse, c'est le principal. »

Le soir de Noël, à la sortie de la messe, j'avais réussi à convaincre Antoine de faire se rencontrer nos parents. Je me

demande encore ce qui se serait passé s'il n'y avait pas eu le concert de Noël, deux jours auparavant. L'école de musique organisait ces gros concerts, l'un en décembre et l'autre en juin, qui étaient l'occasion de montrer aux parents les progrès de leurs progénitures... et accessoirement pour le maire de la ville de venir s'endormir au premier rang d'une cathédrale glaciale. Papa, en bon père de famille qu'il était, se faisait toujours un plaisir de venir soutenir ses filles en représentation publiques. Je crois qu'il tirait une certaine fierté à nous voir chanter ou jouer du piano pour un public, comme si l'acclamation que nous recevions était une sorte de validation par procuration de son travail parental. J'aimais tellement voir ses yeux briller lorsque Marie et moi étions en train de chanter. Il ne restait jamais pour voir les autres, mais ne manquait aucun de nos récitals ; ce concert de Noël ne fut pas différent à ceci près que Papa était resté pour nous raccompagner. Je n'avais pas trouvé étrange qu'il nous attendit, la température était descendue en dessous de zéro, la nuit était tombée et nous habitions malgré tout à une bonne distance de la cathédrale.

Antoine, en petit ami dévoué qu'il était, était venu assister au concert et avait réussi à éviter tout contact avec Papa. Avant d'entrer en piste, j'avais réussi à le présenter à Maud et Alexandre qui avait tous deux été à leur habitude charmants et accueillants. J'étais si contente qu'ils s'entendent bien que j'envisageais déjà dans mon esprit des sorties tous les quatre, des soirées ciné, ou même une soirée pizzeria ! Je m'étais alors nostalgiquement souvenu de nos soirées pizza avec Chacha et des fous-rires que nous

contractions lorsque le sucre du soda et le manque de sommeil commençaient à prendre les commandes de nos soirées pyjamas. Sur l'instant, je décidais que Charline se joindrait à nous. Le plan était déjà fait, il ne restait plus qu'à le concrétiser. Maud et Alex ne se firent pas prier, mais Antoine fut réticent sans que je ne comprenne vraiment pourquoi. Il passa le reste de la soirée dans un coin, sans vraiment parler, alors que Maud et moi nous moquions d'Alexandre, que le stress rendait presque fou. Il sautait dans tous les sens, en attendant de monter sur scène, nous regardait, les yeux écarquillés, faisait semblant de paniquer, d'avoir oublier le texte ou les notes, d'avoir perdu sa voix, ce qui le mettait dans un état tel qu'il se mettait parfois à paniquer réellement ; et cela nous faisait rire de plus belle, tant et si bien que nous avons du quitter l'enceinte de la cathédrale pour aller faire ricocher nos éclats de rires sur l'immense façade blanche, de peur de déranger le reste des musiciens qui passaient avant nous. Antoine ne se sentait visiblement pas dans son élément. Peut-être était-ce moi qui l'excluait, mais il ne semblait pas vraiment faire l'effort de s'intégrer au groupe. Ces gens étaient mes amis, mes seuls vrais amis à l'exception de Charline et si j'allais avoir un homme dans ma vie, je ne voulais pas être une de ces filles qui perdent leurs amis pour s'enfermer dans une relation stérile. Je voulais ma liberté, je voulais pouvoir choisir avec qui je pouvais traîner et rire et je n'allais certainement pas commencer à traîner avec ses amis à lui. Je les connaissais les trois larrons, à parler de jeu de rôle grandeur nature à longueur de récré, à comparer leurs cartes, à échanger leurs

bidules magiques auxquels je ne comprenais rien du tout. Antoine avait tenté de m'expliquer à plusieurs reprises, mais je ne voyais pas l'intérêt de prétendre être un gobelin ou quelque chose dans le genre et passer ses après-midi de libre à courir dans la forêt en cape et chapeau de sorcier. Je trouvais ça carrément idiot, d'autant que c'était du temps qu'il passait à préparer et participer à ces bêtises ! Et souvent, c'était des week-ends où l'on ne pouvait pas se voir, des après-midi gâchées, passées à faire je ne sais quoi sur l'ordinateur. Il y avait tellement d'amélioration à apporter à ce pauvre garçon, j'allais lui apprendre la vie, c'était certain et Alexandre et Maud seraient mes assistants.

Ce fût notre tour, Marie était venue nous chercher dans le froid poignant de cet hiver glacial duquel les éclats de rire nous immunisait. Lorsque la musique commença, un piano assez épuré, accompagnement classique raisonnant dans la cathédrale, je sentis le sang me monter aux joues. Antoine me fixait de son regard fier que je n'avais encore pas vu de la soirée et qui disait « cette fille est mienne, regardez comme elle est douée ». J'étais obligée de rediriger mon regard dans l'assemblée pour ne pas être perturbée par mon cheri. Que n'aurais-je pas donné pour avoir une partition à ce moment précis, dans laquelle plonger mon nez, mais Madame Bourgon nous avait interdit le support écrit des morceaux que nous connaissions de toute manière par cœur. Elle trouvait qu'il y avait beaucoup plus de naturel à chanter de mémoire... une question d'interprétation je crois bien. J'avais du mal à retrouver ma concentration. Ce qu'il faut comprendre à propos d'un concert de Noël, surtout sur la

fin, c'est que c'est un véritable capharnaüm : prenez plusieurs centaines de familles, parfois avec des enfants en bas âges, obligés de subir des performances aussi insipides les unes que les autres pendant plusieurs heures, dans une église gelée et vous avez la recette pour la pire des audiences possible. Des enfants qui courent dans les allées, des parents qui discutent, des bébés qui pleurent, le tout noyé dans l'écho de la grande bâtie.

C'est dans ces conditions que je découvris à nouveau la magie de la voix d'Alexandre. C'est étonnant la vitesse à laquelle on s'habitue aux miracles, surtout quand ils résident dans la gorge de votre meilleur ami. À la fin de la première minute, Alex avait un magnifique solo, avec une envolée lyrique et des notes tenues dans les aiguës de toute beauté. Son vibrato me faisait à chaque fois des frissons dans le dos mais ce qui s'était passé ce soir là dans la cathédrale était sans commune mesure avec la performance habituelle du jeune homme. À la première note du soliste, il y eu une vague de silence qui submergea l'audience, comme si quelqu'un venait de hurler une hérésie. Le son cristallin de sa voix portée par la réverbération du son sur les murs de pierre de la longue nef m'en tira presque les larmes des yeux. Il n'y avait plus dans la cathédrale que la mélodie métallique du piano droit, la voix d'ange d'Alexandre et le regard de Dieu. L'espace d'un instant, j'en oubliais le concert, les choristes, le public et j'admirais mon ami qui du haut de ses dix-sept ans tenait l'attention d'un public usuellement blasé dans le creux de sa main, l'emportant dans un voyage à deux doigt de l'expérience mystique. Je sentais les poils de ma nuque se

dresser, je sentais comme un désir charnel m'êtreindre – alors que j'étais debout dans le choeur qui me semblait l'endroit le plus inerte au monde était devenu un lieu de volupté et de plaisir sensuel. À ce moment, je n'avais pas envie d'Alexandre, j'avais envie de Dieu. J'avais la sensation qu'Il me parlait, qu'Il me serrait dans ses bras et j'étais, l'espace d'une seconde, dans un état de grâce. Ce que je ressentais, tout le monde dans la cathédrale le partageait dans le silence révérencieux qui était dû à une apparition divine. Ce solo de quelques mesures seulement aurait pu durer des heures. L'espace de cet instant, les murs étaient devenus transparent et j'avais vu le ciel, j'avais communiqué avec cette foule qui nous regardait, j'avais entendu jusqu'au plus petit des bébés se taire pour se laisser enveloppé par la douceur et la beauté à son état le plus pur. Plus rien d'autre n'existedait, tellement que lorsque ce fût notre tour de chanter, nous avions démarré machinalement dans le morceau, mais nous fixions toutes Alexandre du regard. Il s'était retourné vers moi d'un petit mouvement de la tête à peine perceptible et m'avait fait un petit clin d'œil. Je connaissais ce garçon, je passais presque autant de temps avec lui qu'avec mon petit ami mais sa capacité à transcender sa condition, après avoir passé une heure à crier et rire dans le froid, cette faculté de se mettre à nu, s'exposer à la vue de tous et partager l'intimité fragile et puissante, l'émotion pure qui coulait de sa voix angélique n'aurait de cesse de me surprendre.

Après le concert, Papa était donc venu pour nous ramener à la maison, il avait salué Antoine d'un mouvement de tête courtois et s'était arrêter à la hauteur d'Alexandre, lui

avait tendu la main. Je n'avais jamais vraiment entendu Papa formuler un compliment qui ne sonnait pas comme une critique sarcastique jusqu'à présent, mais les mots qui sortirent de sa bouche ce soir là étaient simplement révérencieux. Alexandre méritait chacun des mots de félicitations qu'il recevait après ses performances, mais il ne savait pas du tout gérer l'attention ; c'est aussi ce qui faisait de lui un tel phénomène à mes yeux. Il y avait une humilité chez lui – bien cachée sous la tonne de bêtise qu'il faisait pour détourner l'attention du miracle qu'il était à la fois en tant qu'artiste et en tant qu'ami – qui faisait de lui un garçon vraiment bon. Je suspectais que Papa avait intuitivement ressenti cette bonté. Dans la voiture, ce soir là, Papa avait tout voulu savoir de notre chanteur. Marie avait raconté quelques anecdotes de répétition et je m'étais contenté de sourire en pensant que j'étais tellement chanceuse que ce garçon soit mon ami.

Antoine, lui, ne partageait pas mon enthousiasme. Nos parents s'étaient rencontrés sans heurt, comme prévu, le soir de Noël à la messe de minuit. Ils semblaient se connaître de vue et s'échangèrent les cordialités de mise. J'étais toujours heureuse à la saison des fêtes de fin d'année. J'adorais l'odeur de Noël. À l'opposé des couleurs et des goûts de plus en plus superficiels et artificiels, les odeurs m'emportaient dans une nostalgie du bon vieux temps. L'odeur du vieux bois verni et celle du feu de cheminée froid me transportaient dans un monde éclairé à la bougie, brun et jaune, avec de grandes tables de bois garnies de nappes en lin brodé qu'on ne sort

que pour les grandes occasions. Le parfum de l'écorce d'orange me rappelait des souvenirs d'enfance ; des sensations empruntes de mélancolie, la chaleur de Maman quand elle me serait dans ses bras après avoir cuisiné le repas du jour de Noël. J'aimais me souvenir de Maman, même si son visage commençait à s'effacer de ma mémoire. Elle était toujours présente dans le parfum de Noël. Dans l'arôme suave des bougies fondues, dans la chaleur âpre et rugueuse de l'encens, dans la danse des saveurs autour d'un repas de fête. Mon spleen de fin d'année traditionnel fut assez violemment interrompu par le comportement d'Antoine qui avait l'air bien décidé à me pourrir mon soir de fête. Il avait fini par rentrer chez lui, pour être sur son ordinateur, avec ses petits copains de gué-guerre.

Je ne saurais que plus tard que ce soir là, Charline et Antoine avaient partagé un moment et ce moment, que Chacha tentait de me décrire comme anodin, avait été tout sauf anodin. Antoine ne fut plus le même ensuite. Il était sur les nerfs, toujours à me critiquer, lui qui passait de plus en plus de temps à ne pas s'occuper de moi. Dans un premier temps, j'étais triste, questionnant tout, c'est d'ailleurs en me voyant de la sorte que Charline finit par avouer qu'Antoine lui avait fait des avances et tenu des propos vis-à-vis de notre relation qui l'avait mise mal à l'aise. Je sentis l'ambivalence dans sa voix et pour la première fois de ma vie, je réalisais qu'elle me mentait. Je le savais, elle n'avait jamais vraiment été contente pour moi et la jalousie avait finalement prit le dessus sur notre amitié ! Trahison ! Nous étions déjà dans la

mi-Janvier et les jours gris s'enchaînaient. J'attendais désormais qu'Antoine rompe avec moi. Jour après jour, cela semblait de moins en moins probable. Nous nous voyions désormais très peu, il m'évitait, me souriait et me faisait la bise comme si de rien n'était alors qu'on se croisaient dans les couloirs sans jamais parler du malaise qui régnait. Le couard ! À chacune de nos entrevues, je l'observais, tentant de décrypter le traumatisme de notre relation, chaque mot était analysé, décortiqué, ressassé puis, par un savant processus scientifique, catégorisé pour démontrer avec la plus froide et implacable certitude qu'Antoine n'attendait désormais plus que mon signal pour partir. Et pourtant, il restait là, sa bouche entre-ouverte, vaporisant des verbes poussiéreux dans le désert de mon intérêt pour lui. Il ne comprenait pas, le rustre et parfois montait sur ses grands chevaux. Je refusais catégoriquement de l'embrasser et de lui dire que tout était fini. Il était clair pour moi qu'il devrait comprendre cela par lui-même. Et ce ne sont pas les petits cadeaux, aussi choux aient été les dessins qu'il me faisait passer entre deux cours ou les petits bijoux de pacotilles qu'il m'offrait occasionnellement, qui auraient fait pardonner son manque d'amour et sa massive trahison. Non, ce garçon ne me méritait pas et il devait en arriver à cette conclusion par ses propres moyens.

V. Orgueil et confusion

Alexandre était tellement différent. Il était attentif, patient et tout à moi. Il était tout à Maud aussi et ma sœur Marie avait commencer à lui tourner autour. Je déteste tellement quand Marie fait ça, comme si ses découvertes à elle n'étaient pas suffisantes, qu'il fallait qu'elle vienne et me pique les mienne, l'usurpatrice, la fourbe ! Alexandre comprenait ça et avec sa douceur habituelle et une légère pointe de sarcasme, il savait lui faire remarquer qu'il appartenait à la petite sœur et non à la grande. Il s'agissait du seul moment de ma vie où j'étais heureuse d'être référencée comme la petite de la famille.

C'était un soir étrange, au delà de toute mes attentes, Maud m'avait choquée par une révélation qui était à posteriori tellement flagrante que j'aurais du la voir venir et qui en dit long sur ma propre innocence à la face du monde. Ce soir d'hiver rigoureux, comme on en avait finalement rarement dans la région, avait commencé comme tous les soirs de répétition. Alex avait fait une blague à mes dépends – ce que j'avais fini par reconnaître avec le temps comme une marque sincère d'affection et qui m'importunait toujours de la même façon, et j'étais certaine que c'était la seule et unique raison pour laquelle il continuait à me taquiner – et nous avait fait grâce de sa plus belle vocalise. Il y avait dans la voix de ce garçon, quelque chose d'honnête

et franc qui vous réchauffait le corps et quelque chose de magique qui vous illuminait l'esprit. Après la répétition, il nous avait dévoilé le premier morceau de sa composition. Pour être sincèrement gentille, je lui dis qu'il ne pouvait pas être bon partout. Il était humain après tout. Sa prose était pataude, lourde du romantisme innocent des gens qui n'ont rien vécu. Sa musique en elle-même était simple, dénuée d'intérêt et au moment où j'écris ces quelques mots, je dois avouer avoir complètement oublié la mélodie qui accompagnait le texte médiocre. La voix, aussi virtuose eusse-t-elle été, n'aurait jamais à même de rattraper la nature débutante et balbutiante de l'écriture du jeune homme. Je souriais, m'efforçant de ne pas trop crisper mon visage pour ne pas laisser transparaître l'effroi qui me traversait à l'écoute de ce ramassis de jérémiade pré-pubères. Mais je ne pus m'empêcher de laisser échapper un soupir de soulagement à la fin du morceau qui résonna dans la petite salle comme une balle en plein cœur des aspirations de compositeur de notre pauvre Alexandre.

« C'est toujours mieux d'être honnête » pensais-je pour me justifier, « au moins, il ne perdra pas de temps avec cette activité pour laquelle il n'a objectivement aucun talent, et il nous régalerà d'aria de Bach ou de Mendelssohn la semaine prochaine. » Alexandre, à mon commentaire désobligéant, sourit de ce sourire qui voulait dire « toi, ma petite, tu ne comprends rien à la vie » et je tapais du pied. Il savait combien ça m'énervait qu'il me prenne pour une jeune ingénue. J'étais dans mon bon droit, je lui disais la vérité, il n'avait qu'à l'accepter, c'est tout.

C'est à ce moment que Maud fit sa révélation. Elle était d'abord un peu timide, ce qui était loin d'être son état naturel. Elle leva la main alors que nous n'étions que tous les trois et que personne ne parlait – un des gestes grotesques qui faisait éclater de rire Alex – et pris la parole pour ne dire que ces quelques mots : « Je voulais vous dire, parce que vous êtes mes amis et que j'ai envie d'être moi-même avec mes amis, que j'aime les filles ».

Je fus gelée d'effroi. Maud était homosexuelle. J'eus un moment d'incompréhension. Je ne comprenait littéralement pas ce qui était en train de ce passer. Cette jeune fille avec laquelle je traînai depuis des mois maintenant, cette fille dont j'étais certaine de l'amour pour Alexandre était... le mot lui-même me paraissait étranger, tabou, presque hostile : une lesbienne. Je ne sus quoi dire. Était-elle en train de déclarer sa flamme pour moi, ç'aurait été la meilleure, coincée entre un couard et une gay... est-ce qu'on dit une gay d'ailleurs ?

Alex eut la réaction qu'Alexandre avait à l'annonce des grandes nouvelles : il prit un temps de pause pour considérer la gravité de la situation, évaluer la meilleure réponse à apporter à cette annonce et fini par faire quelque chose que je ne l'avais jamais vraiment vu faire avant. Il s'approcha de Maud, la prit dans ses bras, sans un mot. Un geste qui disait : « Je t'accepte comme tu es », sans être aussi cliché que des mots ; pourquoi ne pouvait-il pas être aussi subtil dans sa composition – fût la question qui traversa mon esprit au moment où j'observais la scène au lieu de penser à ma propre réaction. Pour l'instant, je me tenais là, extérieure, sans opinion, sans envie d'en avoir une. Je trouvais sa

révélation touchante, mais sa condition, je ne la comprenais pas. L'homosexualité était pour moi une chose étrangère, un peu comme la couleur de peau d'Alexandre. « C'est un noir, une lesbienne et une catho qui entre dans un bar »... ça ferait une bonne blague riais-je discrètement et m'arrêtant soudainement car j'étais observée à mon tour.

Je souris, sans un mot, hochait de la tête, ce que Maud prit comme une approbation et tant mieux. Je n'aurais su quoi dire d'autre.

Alors que je rentrais chez moi dans le vent glacial qui me rougissait les joues comme autant de gifles du revers de la main, je me questionnais sur ce qui pouvait bien attirer Maud vers les filles. Et puis je considérais ma situation avec Antoine. Après tout, choisir de s'impliquer romantiquement avec des êtres qui nous ressemblent m'apparaissait comme une sage alternative à ce que je vivais.

L'innocent n'avait pas idée que nous étions déjà séparés. Dans ma tête, je faisais ma vie seule. Parfois, Antoine apparaissait à table. Je laissais échapper un soupir – un peu de la même nature que celui qui avait accompagné la fin du premier morceau d'Alexandre – et entreprenait immédiatement de l'ignorer et de revenir à mes occupations autonomes.

L'espace d'un instant, je me demandais qui d'autre autour de moi aurait pu être gay mais c'est en me posant la question que je réalisais qu'en découvrir la réponse impliquerait que je visualise la vie sexuelle de chacune de ces personnes et cela me dégoûtait a priori. Les garçons me dégoûtaient. Ils ne comprenaient rien à rien. Ils n'étaient pas subtils, comme les

paroles de la chanson maudite. Ils ne savaient rien de nous, les filles. Ils ne comprenaient pas que nous n'étions pas des choses, pas des désirs à assouvir et surtout, ils ne comprenaient pas que nous n'étions plus attirés par eux. Non, je n'ai pas envie de venir chez toi, te regarder jouer à ton jeu débile. Non, je n'ai aucun intérêt à faire deux kilomètres de plus dans le froid glacial juste pour venir te rouler des pelles devant tes potes après les cours de musique. Non, je n'ai pas envie de voir ta face à chaque instant de chaque jours. Non, je ne veux pas manger à coté de toi, tu mâches la bouche ouverte et tu fais un bruit infâme. Non, je ne veux pas être assise près de toi en étude, en particulier quand tu sors de sport, parce que tu pues.

Antoine m'exaspérait tant que j'en vins à me tourner vers ma sœur Marie à laquelle je me refusais pourtant de poser des questions depuis qu'elle m'avait conseillé de donner ma tranche d'abricot passée à Swan. Le pauvre chien avait fini aux urgences vétérinaires... mais c'était exactement où j'avais besoin que ma vie sentimentale aille finir ses jours. Marie était une pragmatique impulsive. Son caractère changeant était toujours emprunt d'une forme de rationalisme qui m'échappait, il fallait donc tomber dans un de ses bons jours et espérer que le conseil qu'on recevait d'elle ne consistait pas à faire la révolution, fumer de l'herbe et faire l'amour dans les champs ou tout autre charabia anarchiste incompréhensible qui me menait immanquablement à prendre ma décision par moi-même ; chose que je voulais absolument éviter dans le cas présent. Il était fondamental pour moi que cette rupture soit entièrement de sa faute ou

j'en serais marquée à vie. C'était ma première expérience sociale après tout, il fallait que tout soit scientifiquement parfait pour me permettre de ne pas reproduire un schéma pervers tout le reste de ma vie. Mon bonheur en dépendait.

Je me tins dans un silence rigoureux en attendant que ma chère sœur daigne adresser une réponse à la question qu'elle avait parfaitement comprise – elle n'était après tout pas idiote – je vis dans ses yeux comme un flash d'éclair dans la nuit. Son conseil fût appliqué le jour suivant à la sortie des classes. Le stratagème consistait à mettre Antoine face à sa trahison. Pour cela, Charline me retrouverait devant le lycée – j'avais jusqu'à présent fait en sorte qu'ils ne se retrouvent jamais plus face à face – et je prononcerais les mots « je sais tout » puis m'en irait sans jamais me retourner et c'en serait ainsi fini. Plan brillant s'il en était de la part de Marie qui avait un petit côté machiavélique qu'il était bon d'exploiter par moment, en particulier quand il ne se retournait pas contre vous. Ce soir là, le plan n'eut pas l'effet escompté, et là je blâme principalement la stupidité masculine. Antoine, qui n'attendait qu'une chose, c'était de pouvoir me gâlocher, s'était précipité à la sortie des classes pour me prendre par la main ce qui mettait mon plan en mouvement. Je le tirais vers la sortie mais lui semblait souhaiter rester dans un coin au chaud pour assouvir ses pulsions animales. Il me répugnait toujours autant et je ne retins pas mon agacement. Une fois dehors, en face de Chacha, il réalisa. Il réalisa que je savais. Il réalisa que je le haïssais. Il réalisa qu'il me perdait. Et au lieu d'agir comme un homme et d'essuyer la défaite, il se mit à pleurer comme un petit garçon. La victoire était

mienne, mais alors que je me dirigeais vers le conservatoire, Antoine commença à me poursuivre. Il me harcelait de questions auxquelles je n'avais absolument aucune envie de répondre, il me demandait de lui pardonner, de lui donner une autre chance. Pa-thé-tique.

Je l'ignorai. Cette fois il avait reçu le message, je ne vois pas pourquoi je me serais fatiguée à expliciter quoi que ce soit. S'il n'arrivait pas à se faire à l'idée, c'était son problème, pas le mien. Au milieu du parc qui longe le conservatoire, il m'attrapa le bras et commença à proférer des commentaires insensés et scabreux, tant que je n'en reconnaissais pas du tout l'Antoine que j'avais chéri ces mois passés. Je me défis de son emprise et commençai à presser le pas, longeant désormais le mur qui me menait au conservatoire. Désormais, il commençai à me retenir, me peloter, me demandant si c'était ça que je voulais. Bien sûr que non, ce n'était pas ça que je voulais ! C'était répugnant et je lui fis savoir sans équivoque qu'il aurait des problèmes s'il me retouchait de la sorte. Il me retint alors si fort qu'il me fit vraiment mal. Il tenta de m'embrasser, de mettre sa main entre mes cuisses. Je me débattis, et criai,

Brutalement, son étreinte cessa et je tombai à la renverse. Je me sentis retenue par une stature haute et chaude dans ce froid hivernal. Une voix grave et familière me demanda si j'allais bien. Je me redressai et la silhouette me dépassa dans un mouvement furtif et si véloce que je n'avais toujours pas réalisé qui était venu à mon secours. Il attrapa Antoine par la gorge et d'un seul mouvement le plaqua contre le mur. La voix rocailleuse et animal, à la limite du monstrueux de

mon sauveur murmurait, laissant entrevoir une colère sous-jacente : « Touche la encore une fois, je te retrouve et de défonce la gueule, c'est clair ? »

Antoine dont les pieds ne touchaient qu'à peine le sol, couina en signe d'acquiescement. Malgré cela, je vis la main de mon sauveur se contracter sur la gorge de mon agresseur. Stop !, hurlai-je, Et comme une poupée de chiffon, Antoine fut jeté en bas de la rue d'un simple mouvement de bras. Il se releva, toujours suivi des yeux par la silhouette qui me semblait si étrangère et si familière. Une fois qu'il eu dépassé le coin de la rue, l'homme se retourna. Alexandre me regardait avec une expression que je ne lui avais jamais connu. Toute sa voix, son attitude et ses yeux même, étaient différents. Un accent de banlieusard dans sa voix trahissait son milieu social alors qu'il me demandait « ça va ? »... Il observa une dernière fois pour vérifier que sa proie avait bien déguerpi et lorsqu'il se retourna vers moi, il avait retrouvé ses traits familiers, son visage calme, ses yeux doux et indulgents. Sa voix était revenue dans un registre plus aiguë, les accents loubards avaient été remplacés par une cadence plus mélodieuse, plus normale. Il avait aussi perdu dix centimètres. J'imaginais que de là où il venait, il avait du apprendre à se défendre. J'étais à la fois réconfortée et terrifiée par cette facette de mon ami. Je l'avais cru, ressentis au fond de moi, ce que cette voix graveleuse et nerveuse avait proféré : c'était vrai, il le retrouverait et lui ferait du mal s'il le fallait.

Marie – qui savait toujours tout un tas de choses sur tout le monde – me confia quelques jours plus tard qu'elle

connaissait quelqu'un qui avait vu Alexandre se battre un jour contre un gars qui l'avait menacé en classe. L'histoire n'était pas très claire, mais Alexandre avait, d'après Marie, attrapé le gars par les cheveux et lui avait casser le nez d'un seul coup de genou. Il s'était ensuite arrêté pour donner une chance à son adversaire de s'avouer vaincu, ce que ce dernier avait fait en tenant son visage ensanglanté dans ses mains. J'avais tellement de mal à concilier cette image d'Alex avec celle du garçon qui avait pris Maud dans ses bras quand elle lui avait annoncé son homosexualité. Marie disait qu'il avait grandi dans un quartier chaud, c'était normal qu'il se soit adapté pour survivre. Elle semblait trouver ce côté de lui sexy et excitant ; moi, je ne le trouvais qu'effrayant. Sans doute parce que je l'avais vu en action. Je ne cessais de penser à ce qui se serait passé si je ne l'avais pas stoppé. Aurait-il tuer Antoine ? Ces gens là sont violents, on entend toujours parler de ces meurtres dans leurs quartiers. Ça vient sans doute de leurs origines, ils ont ça dans le sang. Alexandre savait comment se comporter en notre présence, se fondre parmi nous, mais il était clairement d'un autre monde, il ne fallait pas que je l'oublie.

VI. Corruption

Charline et moi nous étions retrouvées l'espace des vacances. Elle avait repris dans mon esprit la place qui lui était destinée. Après tout, elle était Charline, ma Chacha d'amour et aucun garçon n'aurait du se mettre entre nous. Autant j'appréciais notre temps ensemble, autant je ressentais comme un malaise. Antoine avait réussi à semer le doute dans ma relation parfaite. Je ne savais pas si c'était de la jalousie, de l'envie ou juste une réminiscence de cet inconfort temporaire, mais il y avait quelque chose de différent entre nous. Nous riions toujours, nous faisions toujours les folles dans sa chambre, nous partagions toujours ces fous-rires que nous deux seulement comprenions mais parfois, je lisais de la détresse sur le visage de mon amie et cela me peinait. Lorsque je me mis à lui demander, elle fit mine de m'ignorer, esquivant la question. Comme je ne voulais pas insister – insister était le moyen le plus sûr de tout ruiner – la situation perdurait dans le non-dit et le sous-entendu. Charline me reprochait quelque chose, mais quoi ? Il faudrait attendre la semaine de rentrée des vacances de Février pour que je comprennes de quoi il en retournait. Quelle ne fut pas ma surprise lorsque je découvris ma Chacha en train de discuter avec Antoine, entre deux portes dans un escalier du lycée. Ils avaient l'air proches. Je n'aimais pas ça du tout, mais je les observais de loin. Que s'était-il

passé depuis Noël ? S'étaient-ils rapprochés. Maintenant qu'ils avaient une ennemie commune, peut-être avaient-ils envie de se mettre ensemble ? L'idée même me dégoûtait. Charline savait le goujat qu'il avait été avec moi. Je savais qu'elle était jalouse de ma relation, mais de là à se jeter au pied de ce rustre ; non ! Impossible. Et puis là, je la voyais lui caresser le bras. Elle initiait le contact ! C'était clair, elle voulait sortir avec lui. Était-ce le premier garçon à lui avouer son attirance pour elle ? Chacha était pourtant très séductrice, mais il est vrai que les garçons avaient tendance à l'éviter, sans doute parce qu'elle était trop parfaite pour eux. Les garçons aiment les filles fragiles et accessibles. Chacha semblait trop belle, trop forte. On la sifflait dans la rue, on se retournait sur son passage, mais on ne lui disait jamais rien en face. Elle en était rendu à penser que les garçons se retournaient sur le passage de tout le monde et que siffler n'était qu'un mode de communication comme un autre. Elle n'avait jamais compris que c'était elle qui faisait tourner les têtes et avoir un garçon suffisamment audacieux (ou inconscient) pour lui avouer son attirance avait sans doute débloqué quelque chose chez mon amie. La traître. Je ne pouvais plus lui faire confiance !

Alors que je racontais mes déboires à Alexandre, je le sentais distrait, presque distant. Mes suspicions sur Charline semblaient le laisser dans l'indifférence la plus totale, ce qui me laissait à penser de deux choses l'une : soit ils étaient de connivence et Charline était clairement en train de monter tout mon entourage contre moi, soit... l'alternative mit du

temps à être formulée, elle semblait si lointaine, si étrangère. C'est Maud qui finit par me la souffler : « Alexandre ne va pas bien » me dit-elle entre deux vocalises d'échauffement. Alex était notre pilier, notre source d'énergie positive, il était la chaleur et le rayonnement ; ne pas aller bien ne lui allait vraiment pas bien. Surtout ce soir où j'avais besoin de son positivisme et de son aura bienveillante, de ses mots doux et de ses blagues à peine passables, ce soir, où j'avais besoin de sa bonne humeur, elle manquait à l'appel. Le pire était sa voix. Cette voix angélique et magnanime, cet elixir qui faisait vibrer jusqu'aux creux de mes genoux était devenu l'ombre d'elle-même, mécanique, stérile, forcée, à peine juste... elle était ennuyeuse ! Il s'en était fallu d'une semaine de vacances pour que l'on brisa mon remède universel et le remplaça par un succédané de poudre de perlimpinpin !

Maud savait ce qu'il se passait, Maud savait toujours tout et ça m'énervait tellement. Mais cette fois, cela s'avéra utile, et elle me raconta l'histoire des vacances fatidiques d'Alexandre.

Il était parti aux sports d'Hiver – ce que je trouvais assez surprenant pour un garçon de couleur, mais après tout, il était bien Haut-contre, j'imagine qu'il avait aussi d'autres activités normales dans ses passe-temps – où il avait fait la rencontre d'une jeune fille. Maud n'avait pas énormément de détails à ce moment, mais dans les semaines suivantes, alors que nous réussîmes à faire parler Alexandre du traumatisme qui l'habitait, nous pûmes consulter une photo de la jeune fille. Elle était assez quelconque, jolie, souriante, tout ce que les garçons aiment et que je n'étais pas. Elle avait

des yeux bleus si pâles qu'on eu dit qu'ils étaient gris. La photo en question avait ceci d'incroyable qu'elle avait été visiblement prise par une personne pour laquelle la jeune fille – dont le prénom était Éloïse – avait une affection profonde. Son regard, son sourire, son attitude, tout portait à penser qu'elle était follement éprise du photographe. Alexandre avait donc perdue cette jeune fille, cet amour de vacances... et alors. C'était un tel cliché, il aurait pu au moins s'intéresser à mes problèmes plutôt que noyer son désarroi dans la destruction systématique de ce qui faisait de lui un compagnon agréable. Je le détestais pour ça.

Maud, qui était quant à elle bien plus empathique que moi, me fit une tape derrière la tête pour me rappeler à l'ordre. Je détestais quand Alexandre faisait ça, mais il avait l'avantage d'être plus vieux et plus masculin que moi ce qui lui donnait ce coté grand frère qui transformait ce genre de petit geste presque violent en un symbole d'affection. Maud qui était plus jeune que moi et bien plus jolie, plus apprêtée, plus sexy, se permettant un geste aussi familier me mit hors de moi.

C'est à ce moment que je vis dans les yeux d'Alex une absence, qui me glaça le sang. Il me regardait avec ces yeux doux que je lui connaissais mais ils étaient à ce moment, brillants, au bord des larmes et si distants qu'on eut dit que son regard me traversait et qu'il observait mes organes vitaux à travers mes vêtements. Lorsqu'il finit par arriver à la hauteur de mes yeux et qu'il s'aperçut que je le regardais avec la colère requise par son manque d'attention, il me sourit d'un rictus dont seuls les gens brisés ont le secret. À

cet instant, il me rappela le sourire de Papa à qui l'on voyait toujours la bouche sourire et les yeux pleurer après la disparition de Maman, comme pour ne pas nous transmettre la peine qu'il ressentait. Ce sourire lourd, aphone, morbide et glacial, me transperça le cœur.

Durant tout le chemin de retour, je me demandais ce que cette fille avait bien pu lui faire qu'il fut aussi brisé de l'avoir perdu. À ce moment, j'ignorais encore tout de ce qui s'était passé mais j'étais certaine d'une chose, Alexandre ne serait plus jamais mon Alexandre. Il ne serait plus jamais ce bonhomme plein de vie à la voix resplendissante de joie. La joie l'avait quitté. Il avait été foudroyé et ce qu'il restait du Stradivarius vocal était un tas de cendres aux cordes fondues. Je n'avais désormais plus peur de lui. J'avais pitié de ce qu'il était devenu. Cet animal sauvage sous-jacent était un animal blessé, à l'agonie, incapable d'ouvrir la gueule pour ne serait-ce que boire l'eau de la rosée.

J'étais curieuse. Comment un garçon qui ne semblait pourtant pas aussi émotif que ça, dont la musique consistait à un enchaînement fade de clichés adolescents sur un amour qu'il n'avait jamais expérimenté avait pu en si peu de temps tomber aussi amoureux que la disparition de cet amour l'en affecta ainsi ? Je l'avais vu verser une larme alors qu'il tremblait en chantant le *Quando Corpus* du *Stabat Mater* de Pergolèse, dans un vibrato d'un pathétique exquis, lui qui jusque là ne pouvait s'empêcher d'étouffer un pouffement de rire d'adolescent attardé en prononçant le *Qui tollis peccata mundi* de la messe basse de Léo Delibé. Ce ravage était d'une telle profondeur que je savais d'ors et déjà que jamais je ne le

reverrai sourire, de ce sourire honnête et franc qui m'avait fait l'accepter en premier lieu. Était-ce ça l'Amour, avec un grand A ? Ou était-ce la passion ? La luxure ?

Quoi qu'il en fût, je n'avais jamais expérimenté ça. Ma relation avec Antoine avait eu ses gains, mais mes émotions étaient restées les miennes. Jamais je n'aurais été dans un tel état de misère si Antoine m'avait abandonnée. Étais-je plus forte qu'Alexandre ou étais-je plus faible ? Était-ce un réalisme plus pragmatique qui m'habitait ou un refus de m'abandonner qui serait finalement mon talon d'Achille dans mes relations amoureuses. Et voilà qui m'avait relancé sur le thème d'Antoine et Charline.

Je m'endormis ce soir là, la tête pleine de questions et le cœur rempli du sentiment que tous m'abandonnaient à ma solitude.

Le lendemain matin, Charline se trouvait à ma porte, la fourbe ! Je ne pouvais pas l'ignorer sans passer pour une rustre, et elle le savait ! Elle savait également que je n'avais aucun problème avec le fait d'être rustre tant que je n'en avais pas conscience, mais que l'être en sa compagnie me peinait toujours. Elle avait planifié son coup, c'était certain. Elle agissait comme si de rien n'était ! Le toupet ! Elle me racontait son histoire – Chacha aimait contextualiser plus que de raison et passait occasionnellement plusieurs minutes à me raconter comment elle en était arrivée à prendre telle ou telle décision anodine. Elle me parlait de ce petit mec tout sec, c'était quoi son nom déjà ? « Terry? », « Non ! Teddy ! », « Ah ouais, et alors ? »... Teddy lui avait

apparemment mal parlé dans le couloir du lycée. Elle me racontait leur entrevue en détail. Il l'avait regardé d'un air solliciteur dans le couloir, connaissant Charline, elle avait du le chercher et se trémousser devant lui – les garçons de son âge, faut pas grand chose pour les provoquer. Il avait fait un commentaire assez rustre sur son corps que je ne pourrais retranscrire ici tant l'expression, même sortie de la bouche de Charline qui me le racontait, m'avait choquée. Elle s'était légitimement offusquée et avait demandé des excuses. Teddy était un petit gars et n'aurait pas fait peur à Charline qui du haut de son mètre soixante seize sans compter ses talons, le surplombait sans effort.

Et là, le rustre, loin de s'excuser, fit un commentaire de la sorte : « Bah quoi, je te trouve trop bonne, j'ai bien le droit de te le dire non ? Liberté d'expression, poulette ! » Il avait fini sa phrase en lui mettant une main aux fesses à laquelle Charline avait réagi d'instinct en lui déroulant ce qu'elle qualifiait comme la baffe du siècle.

Sur l'instant, je ne compris pas pourquoi elle me racontait toute cette histoire dans tant de détails mais j'entrepris dans son expression une ambiguïté inattendue. Le petit gnome était le premier garçon à la toucher d'une façon si familière ; il avait touché un endroit sensible qui, après le réflexe défenseur et la colère instinctive avait laissé chez Charline un tremblement interne, un émoi bouleversé, une sorte de sentiment de manque, de détresse et l'envie d'en avoir plus. Je la regardais avec attention alors qu'elle me demandait « tu crois que je suis une salope ? » Je ne savais honnêtement pas quoi répondre. Par réflexe et c'eut été

n'importe quelle autre fille, j'aurais répondu « oui » sans même réfléchir. Mais c'était Charline, ma Chacha. D'un autre coté, elle essayait de se taper Antoine... ce qui à y réfléchir, à cet instant précis, n'avait aucun sens.

Je savais ce que c'était de vouloir s'abandonner à un homme fort. C'était comme ça qu'Antoine m'avait séduite. Cette faiblesse dans les genoux, ces hormones qui vous donnent la chair de poule je les connaissais bien. Ne sachant que répondre, je lui demandais ce qu'elle comptait faire à ce sujet. Elle avait demandé à Antoine d'arranger un rendez-vous avec Teddy ce que ce dernier avait fait. C'était donc la conversation que j'avais entrevue. J'en étais certaine ! Charline ne me tromperait jamais de la sorte ! Elle était ma compagne fidèle. « Tu me raconteras en détail » avais-je demandé. « Il faut que tu viennes. Si jamais il essaye de me violer ! » avait-elle rétorqué. Typique de Chacha. Elle crée une situation dramatique et c'est à moi de l'en sortir.

Teddy et Antoine nous attendaient à la sortie des cours. Je détestais la présence d'Antoine dans ces conditions et ne me privais pas de le lui faire savoir. Nous allâmes en centre ville, prendre un verre à un bar où Charline et moi avions nos habitudes. Il faisait le meilleur thé de la ville parce qu'ils savaient attendre que l'eau refroidisse avant de la verser sur les feuilles en vrac d'un Earl Grey subtil, pour ne pas brûler le goût éthéré de la bergamote. Malgré mes plaintes, Charline s'évertuait à commander un cappuccino à chaque fois. Quelle manque de classe. Elle ne manquait pas de demander au patron sa tasse usuelle d'infecte café au

chocolat. Les garçons commandèrent une bière chacun... tellement cliché.

Teddy se comportait comme le rustre qu'il était. Il avait fixé Charline dès son arrivée, la détaillant comme du bétail, en se léchant les babines. « Alors poulette, tu peux plus te passer de moi », avait-il craché avec un accent limite banlieusard qui me donnait presque la nausée. Il s'était approché d'elle et lui avait mis à nouveau une main aux fesses, là, sans autre forme d'introduction. Charline par réflexe avait levé la main comme pour le frapper mais s'était arrêtée en chemin ; un sourire aux lèvres et les yeux plein d'étoiles. Teddy avait ôté sa main, et les avait enfoncées dans les poches de sa veste en cuir.

J'étais trop concentrée sur la présence d'Antoine pour prêter attention à ce qui se passait de l'autre côté de la table. Que cela signifiait-il ? Est-ce qu'il voulait que l'on se remette ensemble ? Que faisait-il ici ? Que diable, je sentais parfois son parfum et j'étais prise d'une envie folle qu'il m'embrasse. Je regardais sa bouche, ses yeux. Le souvenir d'Alexandre l'attrapant par la gorge et le souvenir d'un Alexandre brisé par l'amour suffirent pour me rappeler à l'ordre. Je finis mon thé, levais les yeux vers Teddy dont les mains se baladaient sur les cuisses de mon amie qui n'avait pas l'air de s'en plaindre. « Bon, Charline, on y va. », dis-je sur un ton autoritaire. Sur le départ, Teddy l'avait attrapée par la nuque, tirée vers lui et lui avait enfoncé sa langue dans la bouche en lui mettant une main sur chaque fesse. Le spectacle me rebutait parce que le gnome était une petite racaille sans classe, mais j'enviais un peu le plaisir que

Charline en tirait. Antoine s'était penché vers moi, comme pour m'embrasser. J'avais fait un pas en arrière. On ne m'y reprendrait pas.

Charline était extatique. Elle sautillait, riait, hurlait, tournait, me prenait par les épaules et me secouait. Je le regardais sans un mot. Je l'observais juste. Le nabot avait sur elle un effet euphorique qui m'échappait. Elle m'avouait que sous la table, elle avait touché le pantalon de Teddy et sentit le plaisir qu'elle lui procurait. À ce jour, je ne comprends toujours pas ce qui la poussait à partager avec moi les détails aussi scabreux de sa vie. Si l'envie m'en prenait, je pourrais écrire une encyclopédie pornographique de la vie de Charline. Elle qui jusqu'à présent était virginal, d'une pureté telle qu'elle n'avait jamais véritablement soutenu le regard d'un garçon, elle avait en l'espace de quelques heures franchi des paliers qui, dans toute ma relation avec Antoine, ne m'avait même pas effleuré l'esprit. J'étais en colère. Elle expérimentait la vie de la mauvaise manière, elle était en train de devenir une fille de joie et je la détestais pour ça.

Ce soir là, j'essayais d'exprimer mon inconfort vis à vis de toute cette histoire à Maud et Alex. Soudain, je vis le visage d'Alexandre retrouver une sorte de fougue, ses yeux revenir à la vie, il s'approcha de moi, me regardant droit dans les yeux à la mention d'Antoine et dit « Antoine ? Il t'a touché ? Il t'a fait du mal ? » Je le rassurais et le vit redescendre de sa colère anticipée jusque dans les méandres sentimentaux dont il ne parlait pas. L'animal était là, caché sous une épaisse couche de tristesse, s'il devait nous protéger,

il sauterait à la gorge de notre assaillant et lui déchiquetterait la carotide sans la moindre hésitation. Quelque part, savoir ça me rassurait. J'avais fini par m'habituer à la bête sauvage qui gisait en lui et l'avait admise comme animal de compagnie.

Maud de son coté, me regardait en souriant. Je ne comprenais pas pourquoi mon histoire la faisait sourire de la sorte. C'était la perversion de la pureté, la transgression qui la faisait sourire. Elle m'avoua qu'elle comprenait parfaitement l'état de Charline et entreprit de nous raconter ses vacances. Je ne répéterai pas ce qui fut raconté, simplement par pudeur, mais l'une des conclusion de son expérience m'interpelle encore parfois. On ne peut pas prendre le bonheur, il doit nous être offert. Je réalisais alors, que cette jeune fille, plus jolie, plus douée et plus mûre que moi à bien des égards était également bien plus heureuse et je la détestais un peu plus encore.

J'avais du mal à mettre le doigt dessus, mais je ne comprenais pas à quel moment nos vies étaient devenues si sexualisées. Alexandre restait silencieux. Il y avait fort à parier qu'il savait bien des choses à propos du sexe. Après tout, c'était un garçon, il était mûr, il était noir, il avait le sang chaud. Quelle ne fut pas ma surprise quand, sortant de la torpeur qui l'avait habité depuis quelques semaines, il posa la question qui me brûlait, d'une voix posée et sage, douce mais impitoyable : « Le sexe ne manque-t-il pas de romance ? N'avons nous pas abandonné notre humanité à notre bestialité ? » Maud sourit, indulgente. De mon coté, je me demandais quelle histoire se cachait derrière la catatonie

de mon ami, mais n'osant pas demander, je ne fis que le fixer. C'est à ce moment qu'il nous confessa son histoire, sans doute pour l'exorciser plus que pour répondre à notre interrogation.

VII. La chute de l'ange

Il était donc parti au sport d'hiver, dans ce qu'il appelait un village vacances – ce que j'avais du mal à me représenter autrement que comme un camps d'internement – où visiblement tout un tas de gens se retrouvaient pour des activités divertissantes. Il avait rencontré un garçon, Paul, plus âgé avec un tel charisme qu'Alexandre s'était pris d'amitié pour lui à leur première rencontre. L'histoire qu'il raconta ensuite fut assez abstraite pour moi, remplie d'un mysticisme qui me déplut au plus haut point. Une jeune fille s'était approché d'eux et son sourire avait déclenché chez Alex ce qu'il décrivait comme une vision, une lumière et des valseuse en crinoline dans un palais des glaces. Comme tout cela ne voulait rien dire pour moi, je me contentais d'un petit hochement de tête et d'un sourire compatissant. Éloïse était aux yeux d'Alexandre un choc violent. Une sorte d'éclair en plein ciel bleu. Lui à qui les mots ne manquaient pas et qui savait parfaitement se comporter en compagnie féminine était devenu aphone. Il avait perdu le sens du temps et de l'espace pendant un moment, n'ayant aucun autre recours que celui de fixer la jeune fille qui parlait à son ami. Paul les présenta. Il décrivit leur première interaction comme quelque chose d'étrange, ne pouvant pas trouver l'énergie pour se lever, il était resté assis, fixant la jeune fille. Elle était jolie, je lui accordais ça, mais rien en comparaison

de la description extravagante qu'en faisait Alexandre. Il était tout bonnement tombé amoureux, ça et là, en un instant. Il avait fait connaissance, demandé la permission de Paul et courtisé la jeune fille. Il nous racontait des soirées passés dans un salon à l'écart des autres personnes du village vacances, comme un havre où ils pouvaient discuter, se tenir par la main, se regarder dans les yeux. Il décrivait son caractère : joviale, romantique, intelligente, sans souci, très ouverte et avenante, aventureuse. Je la haïssais, elle était cette fille parfaite et bien entendu, elle avait fait du mal à mon ami... je détestais l'impact qu'elle avait eu sur lui, et ses yeux d'un gris surréaliste me rendaient simplement jalouse.

Ils passaient leur soirée à discuter, à se découvrir, à se parler, à rêver aux étoiles. Ils passaient leurs journées à skier ensemble, à rire, à jouer. Cette fille, cette expérience le rendait heureux. De son propre aveu, son admiration pour Éloïse le poussait à patienter, à respecter la distance, à l'aimer sans la toucher. Jusqu'au dernier soir, où il avait prévu de l'embrasser, pour la première fois, pour son premier baiser. J'avoue qu'apprendre que jusque là, Alexandre n'avait jamais embrassé personne me surpris énormément. Décidément, quel drôle d'animal !

Ce qui s'était passé ensuite expliquait l'état actuel d'Alexandre. Le dernier soir, les parents d'Éloïse ayant découvert ce qui se tramait l'avait consignée à sa chambre. Paul l'en avait informé. L'explication était simple, les parents de la jeune fille refusaient de la voir se dévergonder avec un noir. Il ne la revit que subrepticement le jour de leur départ. Il avoua qu'il l'aimait et elle avoua qu'elle l'aimait aussi. Ils

avaient échangé leurs adresses et s'en était remis à l'autorité parentale pour leurs départs respectifs.

Depuis son retour, le pauvre Alexandre lui avait écrit toutes les semaines et chacune de ses lettres étaient restées sans réponse. L'aimait-elle vraiment ? S'était-elle juste amouraché de lui pour les vacances ? Recevait-elle seulement ses lettres ? Il n'avait aucun moyen de savoir.

Sans m'en apercevoir, je m'étais mise à pleurer, pas à grand flot, juste une petite larme. Cette histoire m'avait fendu le cœur. Il l'aimait tellement, je le voyais sur son visage, dans ses mouvements, dans les moindres tressautements de sa voix, j'entendais l'amour qu'il avait pour elle. C'était un amour pur, sans faille, sans le désappointement que la vie donne inexorablement aux amants. Il la voyait comme Roméo voit Juliette et leur histoire était un drame aux proportions tragiques. À cette instant, je voyais les échardes de son cœur brisé se répandre sur le sol de la petite salle de chant. Je sentis un élan de compassion m'emporter et je le pris dans mes bras pour le réconforter, rejoints par Maud.

Les parents d'Éloïse avaient été biaisés par leur vision scabreuse de la vie et n'avaient pas su reconnaître la vérité : ce que leur fille vivait là était bel et bien une aventure sentimentale pure et chaste, dénuée de toute l'hypersexualisation qu'on lisait dans les magasines ou qu'on pouvait voir chez ses meilleures amies. Alexandre, toujours le gentleman, n'aurait jamais mis une main aux fesses de la jeune fille ; lorsqu'il la touchait, c'était pour lui prendre la main, pour qu'elle se sente aimée, appréciée, chérie ; c'était

pour la retenir qu'elle ne parte pas, qu'elle ne l'abandonne pas ; c'était pour lui faire ressentir que sa vie à lui, était désormais à elle, et à personne d'autre. C'était une promesse dans laquelle il n'était pas question de sexe ; ni pour lui, ni pour elle, il n'était que question de tendresse et d'amour.

En rentrant chez moi ce soir là, je me demandais si j'aurais la chance de vivre ça un jour. Il y avait dans cette histoire, aussi tragique soit-elle (ou peut être parce qu'elle était tragique) quelque chose de salvateur. Je voulais qu'un garçon m'aime de cette façon inconditionnelle, du premier regard au moment où vivre sous le même ciel que moi devient sa subsistance. Je voulais quelqu'un qui soit détruit à l'idée de me perdre. Je voulais qu'il m'aime plus que sa propre vie. Tant qu'il me laissait tranquille pour faire vivre ma propre vie dans mon coin et qu'il n'empiétait pas sur mes amis, ce serait parfait.

La réapparition d'Antoine dans ma vie ne me plaisait pas. Il avait profité du rapprochement quasi pornographique de Teddy et Charline qui s'en donnaient à cœur joie dans tous les couloirs du lycée, à se rouler des pelles – appelons un chat un chat – et à s'attoucher en public, ce qui, en plus de me rendre très mal à l'aise pour elle, me dégoûtait légèrement et donnait des idées à Antoine qui ne pouvaient pas être plus loin de mes plans pour lui. Il fallait que je lui trouve une fille aux mœurs plus relâches que les miens, une fille plus ouverte, plus dévergondée... à ce moment, je croisai ma sœur Marie qui avait une heure de ce truc que semblaient beaucoup faire les littéraires et qu'ils appelaient « étude »,

mais où ils passaient plus de temps sur la pelouse à fumer qu'à effectivement étudier quoi que ce soit. À ce moment, je me demandais si Marie l'avait déjà fait. Elle aurait pu, avec ce type au camp scout, elle l'aimait bien, je me souviens. C'était lui qui avait trouvé Swan et nous avait chargé de sa garde. C'était un type mignon, de bonne famille, je savais en mon fort intérieur que ces types là étaient les pires. Ils vous souriaient par devant et vous pelotaient les seins sans votre autorisation par derrière. Marie avait-elle su résister à ses avances ? Une chose était certaine, je ne voyais désormais plus le monde que comme un terrain cynique de pulsions sexuelles ; les affiches publicitaires me dégoûtaient, les gens dans la rue – le printemps était revenu – qui s'amourachaient, se frottaient, se touchaient me donnaient la nausée. Cette purulence de luxure sous couvert de gestes d'affection me rendaient malade. Les gens n'avaient-ils donc aucune décence ?

Seul le pauvre Alexandre me permettait de conserver une lueur de foi en l'humanité. La question restait cependant entière : si Teddy et Charline qui se vautraient dans la luxure se sentaient aussi bien en le faisant et Alex qui lui s'était montré vertueux et chaste se sentait aussi mal, quelle position devais-je adopter pour moi-même ?

Antoine avait reçu le message – ou bien, peut-être avait-il fini par trouver une autre victime – toujours est-il qu'au bout d'une semaine ou deux, il avait cesser de traîner avec Teddy et donc de me faire du rentre-dedans à chaque rencontre avec Charline. Sa disparition me fit un bien fou et m'ôta de l'idée le problème moral que j'aurais eu à résoudre :

m'abandonner aux désirs de la chair et appartenir à ce club auxquelles mes amies se vouaient corps et âmes, ou rester chaste, mature et immature à la fois et souffrir du stigmate de la frigidité et je ne sais quel autre enfantillage dont les violeurs vous estampillent pour que vous les laissiez vous violer.

VIII. Rupture

Nous étions courant Avril déjà, les arbres semblaient reprendre leur droit de verdure sur le monde de la grisaille et ce soir là, j'étais restée à contempler le camaïeux de verts que la nature avait répandu dans le parc en face de l'école de musique. En arrivant, je constatais qu'Alexandre n'était pas seul. Il avait dans les bras, la masse informe et enchevêtrée d'une jeune fille dont les cheveux rappelleraient ceux de Charline si elle s'était complètement laisser aller. Était-ce là la réunion tant attendue avec la fameuse Éloïse, avait-elle fui le régime parental oppresseur, sauté dans un train et parcouru les deux-cents kilomètres les séparant pour venir se jeter dans les bras de son amour. Je trépignais à l'idée d'être témoin de leurs retrouvailles mais il n'en était rien. La jeune fille dans les bras d'Alex était effectivement Charline. Elle avait les yeux gonflés, la peau grasse, les cheveux filasses, le nez rougeaud ; elle était le fantôme de ce qu'elle était. L'histoire de son état était écrite à grandes lignes de clichés : elle avait fini par mettre un frein à ce qu'elle était prête à faire dans sa relation avec Teddy, elle avait alors découvert qu'ils n'avaient rien en commun. Teddy l'avait pousser à aller plus loin, toujours plus loin, elle l'avait laisser faire un temps et puis, elle avait retrouvé ses esprits ; elle ne voulait pas que sa première fois se fit avec un garçon pour lequel elle n'avait aucun respect et qui le lui rendait parfaitement bien.

La seule question à laquelle je n'avais pas de réponse avant même de lui parler, c'était : avait-elle réussi à s'extirper de la relation avant que l'irrécupérable fut commis,

La vérité était, comme toujours, à peine plus intéressante. En fait de s'être lassé, Teddy était bel et bien tombé amoureux, mais d'une autre. Apparemment, il entretenait un petit harem dont Charline n'était que la face lycéenne. Il avait également une petite amie sur la côte où il passait la plupart de ses week-ends et la majeure partie de ses vacances. Le goujat.

Charline avait été détruite par l'annonce. Elle m'assurait qu'elle n'avait pas couché avec lui, mais elle avait perdu quelque chose de son innocence qui ne reviendrait jamais. Alexandre se tenait là, servant de pilier de soutien à la pauvre jeune fille et nous restâmes là, sur le pas de la porte, sans jamais aller chanter ce soir là. Maud manquait de toute façon à l'appel et ni moi ni Alexandre n'avions désormais un quelque semblant de voix ou de rythme expliquant la monopolisation d'une salle pour son entraînement. Charline pleurait, Alexandre essayait tant bien que mal de la réconforter. Il lui assurait qu'elle valait bien mieux que ce rustre, qu'elle allait trouver l'Amour, le véritable. Que la peine qu'elle ressentait maintenant ne serait qu'un tremplin pour le bonheur de demain. Que faisait-il ? Était-il fou ? Avait-il perdu l'esprit ? Parler de la sorte à une jeune fille dans cet état, c'était le meilleur moyen pour qu'elle tombe dans ses bras – dans lesquels elle gisait déjà du reste ! Mais, Dieu merci, ses paroles n'eurent absolument aucun impact et Charline se remit à pleurer de plus belle. Je ne sus jamais si

les sentiments qu'elle éprouvait à l'égard de Teddy étaient des sentiments amoureux, de luxure ou juste la colère qu'il fusse tombé amoureux d'une autre alors qu'ils sortaient ensemble. Je trouvais étrange qu'Alex resta là, à contempler la situation, sans jamais demander s'il devait détruire le Teddy, le réduire en poudre et nous le mettre dans des petits sachets. Il semblait assez imperturbable. Était-ce la fraternité masculine qui s'exprimait chez lui ? Avait-il des affinités pour ce comportement impardonnable ? Après tout, les gens comme lui étaient fréquemment polygames ! Il était tout à fait possible que ce fut son genre. Je crois bien que de ma vie, je n'avais jamais eu une opinion sur quelqu'un qui s'avérait si diamétralement opposée à la réalité.

Le lendemain, une surprise m'attendait devant le lycée à la sortie des classes. Alexandre ne venait que rarement jusqu'à Sainte-Marie, malgré les seuls trois cent mètres qui séparaient le lycée catholique de l'école de musique. Il y avait quelque chose, quelque chose d'inespéré sur son visage : un sourire ?! J'accourus aux nouvelles et la première chose qui sortit de la bouche du jeune homme fut une question concernant le bien-être de Charline. Elle se remettait, il lui faudrait du temps, bla bla bla. J'étais si impatiente de savoir d'où venait ce sourire que je ne sais même pas si je répondis clairement à la question.

Alex avait enfin reçu une réponse d'Éloïse. Une des lettres du garçon avait réussi à se frayer un passage à travers le filet d'interception parental, apparemment avec l'aide de Paul, le frère, jusqu'à la jeune fille qui avait répondu sur le

champ. La lettre, qu'Alex me laissa lire par moi-même, était beaucoup plus terre à terre que je ne l'eus imaginée. Elle dénotait clairement de l'affection pour Alex, même plus que de l'affection mais se faisait désirer. Voyant l'état d'Alexandre, tout m'avait jusqu'à présent laissé pensé qu'ils étaient tous les deux fous amoureux l'un de l'autre, mais à la lecture de la lettre, je me demandais si Alexandre n'était pas le plus amoureux des deux. Éloïse semblait heureuse de l'attention qu'elle recevait et souhaitait volontiers en recevoir plus, en ça au moins, elle était claire, mais elle ne s'engageait en rien, laissant ainsi à Alex le rôle et la responsabilité du conquérant.

Son sourire me faisait monter les larmes aux yeux. Je le voyais gros comme une maison. Il l'aimait plus que la vie, il l'aimait plus qu'il aimait chanter. Elle aimait qu'il l'aime... elle était amoureuse de l'idée qu'il était amoureux d'elle, mais elle ne le connaissait pas, pas comme je le connaissais. Elle ne savait rien de sa voix, de sa bonté, de sa colère. Elle était comme Charline avait été avec Teddy, elle était charmée par l'effet qu'elle lui faisait. Je décidais qu'il était préférable que je ne dise rien de mes suspicions à Alexandre lorsqu'il me demanda pourquoi je semblais pleurer. Ce soir là et pour les semaines suivantes, sa voix était revenue. Elle avait une pointe de mélancolie ce qui la rendait encore plus touchante à mes oreilles – si c'était vraiment possible.

Nous préparions le concert de fin d'année et tout le monde se demandait si la voix d'Alexandre allait survivre à la rigueur du *Beatus Vir* de Vivaldi. Il redoublait d'effort,

venant à nos répétitions, mais également répétant avec la chorale d'adulte et occasionnellement celle des enfants. Il manifestait les traces d'un plaisir retrouvé, mais portait encore les cicatrices des vacances de février. On eut dit qu'il avait reçu un coup de coude dans les côtes et que respirer lui faisait encore mal. Il pouvait soutenir son souffle, mais il ne réussissait plus le genre d'exploits vocaux qu'il avait pu sortir sans même y penser auparavant. Il lui fallait désormais travailler, lutter et être discipliné pour réaliser une fraction de ce qui lui venait jadis instinctivement. Je le voyais souffrir de cette vérité, mais jamais abandonner. Il n'était pas cet homme heureux qui craignait Dieu, comme le suggérait le Vivaldi, mais il faisait tous les efforts du monde pour cacher sa peine. Maud était sa suppléante. Ce n'était encore jamais arrivé que Madame Bourgon choisisse quelqu'un pour remplacer Alex, en cas d'absence ou de défaillance, mais la qualité de son attention et de ses performances récentes avait poussée notre chef de chœur à couvrir ses arrières.

Maud était radieuse, encore plus que lorsque je l'avais connu. Elle commençait à rentrer dans ses formes adultes et des courbes se dessinaient désormais clairement là où elles ne faisaient que se deviner en Septembre. De plus, elle était habitée d'une joie constante qui me rendait folle. Le pire était probablement sa voix ; cette légèreté, cette précision, cette clarté. Elle était de loin la meilleure chanteuse du groupe et elle avait bénéficié du talent d'Alexandre durant toutes leurs répétitions privées, avant que celui-ci ne se tarisse. Alex était fier d'elle, je ne sais toujours pas à ce jour comment il faisait pour mettre de coté sa fierté et admirer le

talent de son amie fleurir pendant même que le sien flétrissait.

IX. Concert de fin d'année

C'est mi-mai que la nouvelle tomba. Alexandre avait été accepté à l'université, tellement loin de chez nous qu'il déménagerai durant l'été et ne serait pas de retour à la chorale à la rentrée. Ma première question, avant même d'avoir laissé le temps à Maud de le féliciter, fut de lui demander ce qui lui passait par l'esprit. Il aurait très bien pu trouver une fac plus proche, la région en était surpeuplée, il aurait ainsi parfaitement pu rester avec nous. Il avait souri, de ce sourire brisé mais plein de compassion. L'université qui l'avait accepté était proche de la ville où habitait Éloïse ; il pensait simplement la revoir et l'idée d'habiter près d'elle le rendait heureux, même s'il n'avait pas eu de nouvelle depuis la lettre qu'il m'avait fait lire. Ce garçon manquait totalement de pragmatisme ! Qu'allions-nous devenir sans lui ? Tout ça pour une fille qui ne pensait sans doute même plus à lui. Quel gâchis ! Ce n'est que plus tard que Marie souleva un détail que mon attention avait ignoré en formulant dans un soupir las, la plainte suivante : « Ce que j'aimerais qu'un garçon m'aime à ce point aveuglément. »

Ma sœur Marie était une grande rêveuse. Sous ses airs rebelles, elle n'avait jamais eu de petit ami. Elle avait été amoureuse, mais toujours en silence. À y penser, je suis certaine qu'elle avait eu des sentiments pour Alexandre à un

moment ou un autre, mais ses infatuations étaient généralement brèves et de peu de conséquences. Elle avait des critères de sélection peu orthodoxe ; elle aimait un garçon pour son odeur, pour ses cheveux, pour la qualité de sa calligraphie. Quelques années plus tard, elle épousa un organiste, parce qu'elle était tombée amoureuse de sa prononciation latine. Nous étions à un concert dans l'église Notre-Dame et une interprétation de *My Heart's in the Highlands* de Arvo Pärt avait attiré notre attention. Moi, je regrettais le temps où le contre-ténor aurait été Alexandre, avec son merveilleux accent britannique. Là, le jeune homme, qui n'était pas mauvais chanteur ceci dit, faisait des paroles une purée indistincte. Marie avait attendu la fin du concert pour rencontrer le jeune organiste et du moment où il avait prononcé *Agnus Dei*, elle s'était éprise de lui.

Alex allait bel et bien me manquer, c'était un fait. Je mis quelques semaines à sortir du choc et profitait ensuite de chaque instant en sa compagnie. Il sortait peu à peu de l'attitude taciturne qui l'avait habité ces derniers mois ; la perspective d'un rapprochement avec Éloïse, l'incertitude du futur et les préparations du concert de fin d'année participaient à l'amélioration de son moral. Nous profitâmes même du beau temps revenu et du début de l'été pour aller faire une balade à vélo. Alex n'était pas très sportif mais ne voulait pas nous laisser tomber à mi-chemin. Je dénotais également chez Papa, une attitude quelque peu nonchalante à l'égard d'Alex. Antoine aurait voulu m'emmener faire un tour à vélo, Papa n'aurait eu d'autre réaction que de le cuisiner pendant une demi-heure sur ses intentions, ses

préparations, s'il savait comment mettre une rustine sur un pneu crevé et à quelle heure il comptait me ramener à la maison. Avec Alex, c'était une tout autre expérience, il lui avait serré la main, demandé des nouvelles des préparatifs pour le concert de fin d'année et assuré qu'il serait dans les premiers rangs pour venir l'entendre chanter, et ce fût tout. Papa savait-il implicitement que je n'éprouvais aucune attirance physique pour Alexandre ? Pensait-il que sa voix le rendait automatiquement homosexuel ? N'avait-il pas idée que les gens de couleur étaient connus pour leur libido foudroyante ? Ou bien, simplement, cautionnait-il tout ce que le jeune homme pouvait me faire implicitement, parce qu'il désirait plus que tout avoir des petits enfants avec une voix incroyable ? Je ne le saurais jamais vraiment. Dans les bois, nous chantions à tue-tête le *Miserere* de Giorgio Allegri, mais en petit nègre, car aucun d'entre nous n'avait la moindre idée des paroles. Le contre-ut d'Alexandre, contrairement à celui de Maud, manquait de clarté, mais pas de puissance. Sa voix raisonnait dans les branches et dans les feuilles comme dans une cathédrale et nous revenait du plus profond de la campagne avec un long délai qui laissait à rêver du voyage qu'elle avait effectuée.

Au bord d'un étang, nous avions chanté une version trois voix improvisée du *Hear my prayer, O Lord*, des funérailles de la reine Mary, de Purcell. Les quelques passants nous regardaient, certains riaient, d'autres applaudissaient. Une dame et son amie demandèrent à Alexandre d'où venait sa voix et lorsqu'il répondit de sa voix naturelle, grave et légèrement rocailleuse d'avoir tant forcé tout l'après-midi, la

dame se retourna vers son amie en lui murmurant peu discrètement : « Tu vois, je t'avais dit qu'il n'était pas castra. » Ça fit sourire Maud et Alex mais me mis en colère ! Quel manque de politesse et de tact ! Et comme à chaque fois que je me mettais en colère, Maud riait de plus belle et Alexandre me frottait le dessus de la tête comme si ça allait aider à faire passer.

Ce soir là et pour la première fois, un garçon mangea à la maison, avec moi, Marie et Papa. Papa fit la conversation ce qui était bien plus perturbant que le repas très moyen qu'Alexandre et moi avions tenté de préparer. C'est ainsi que j'appris enfin le secret des origines de mon compagnon de chant. Sa mère était bel et bien cette femme blanche. Il ne connaissait pas du tout son père et était de fait, la seule personne de couleur de sa famille. Papa, qui ne savait pas quand s'arrêter insista un peu pour savoir comment Alexandre vivait sa relation avec sa mère. Alex fit preuve d'une candeur qui assécha l'atmosphère, admettant qu'il respectait sa mère, à la fois en tant que mère célibataire et pour tout ce qu'elle avait fait pour lui, mais qu'il était habité par une colère quasi permanente à l'idée de devoir subir les conséquences d'un choix qu'il ne trouvait pas très judicieux : celui d'avoir un bébé métis dans une société qui avait beaucoup de mal à accepter la différence. Il se sentait n'appartenir ni à la race blanche avec laquelle il avait tout en commun – il avait, après tout, grandi et été éduqué par des blancs – ni à la race noire avec laquelle il n'avait jamais eu aucun contact. Une partie de sa culture lui avait été arrachée, et c'était celle qui lui aurait été nécessaire puisqu'il

était noir café au lait, et perçu comme tel, lui était entièrement étrangère. Papa avait été très satisfait de cette réponse très franche et l'en avait remercié.

Je ne savais pas vraiment comment prendre toutes ces informations. L'humanité concrète qui se cachait derrière l'angélisme déchu me tourmenta un long moment.

Charline avait changé depuis son expérience avec Teddy. Elle s'habillait plus chastement, elle essayait de se garder de l'attention des garçons. Cette aventure lui avait valut une réputation pas très glorieuse dans le lycée et elle faisait de son mieux pour effacer l'image que l'on avait pu se faire d'elle durant ces quelques semaines de brasier charnel. Elle avait rencontré un garçon fort sympathique aux beaux-arts ; il avait l'avantage de ne pas avoir eu vent de l'histoire avec Teddy et d'être incroyablement doux et patient. Il avait attendu une partie de l'année avant d'avouer sa flamme pour Charline et cette dernière l'avait trouvé audacieux, pas désagréable pour les yeux, mais n'avait pas voulu faire la même erreur et l'avait donc fait attendre un mois encore avant de l'embrasser. Ils sortirent ensemble pendant plus de cinq ans avant qu'un cancer ne l'emporte. Quelques mois plus tard, Charline accoucha une fille, qu'elle appela Gwladys.

Le concert de fin d'année arriva en un clin d'œil. Un clin d'œil littéral puisque avant de prendre sa place à coté de notre chef de chœur, devant tous les membres de l'orchestre et tous les choristes, Alexandre s'était retourné vers Maud et

moi pour nous faire un clin d'œil et l'orchestre avait commencé. Il m'avait laissé son classeur. J'avais oublié le mien et ça n'aurait pas été très esthétique d'avoir un soliste avec le nez dans sa partition. La voix du jeune homme avait, ce soir encore, fasciné et ravi, mais ce pour la dernière fois. J'ai ensuite entendu qu'Alex avait arrêté la musique et le chant. Il était parti s'installer dans sa résidence universitaire et au bout de quelques mois, nous avions fini par nous perdre de vue. L'année suivante, il avait fait une apparition au concert de fin d'année. La moitié des filles ne le connaissaient même pas, mais pour nous autre, c'était une agréable surprise. Il n'était pas venu pour chanter, il avait eu vent du concert et avait fait les quatre heures de route juste pour venir soutenir ses anciennes amies. C'était ça le savoir vivre d'Alexandre. Encore un an ou deux et il fut complètement oublié des membres de la chorale. Je n'ai jamais su s'il avait finalement été réuni avec Éloïse, mais je l'espère.

Parfois, j'entends encore son rire et il me réchauffe le cœur. Je me souviens de ces après-midi, je me souviens de ses taquineries, je me souviens de cette voix avec nostalgie. Je sais bien qu'une partie de ces souvenir sont des cristallisations d'adolescente, je sais bien que l'émerveillement est temporaire, qu'il n'est que le fruit d'une imagination fertile entrée l'espace d'un instant en contact avec la beauté. Mais il existait, ce petit ange ; ce grand homme. Avec lui, je me sentais moi, avec lui, j'avais trouvé ma place, le temps d'une année.

Et cette année restera à jamais gravée dans ma mémoire
et dans mon cœur comme une année anodine.
Catastrophique, cataclysmique, mais anodine.